

LE RHINOCÉROS SE PROMENAIT LENTEMENT DANS UN PAYSAGE DIGNE D'UN PARC (page 206).

LES FAUVES D'AFRIQUE PHOTOGRAPHIÉS CHEZ EUX

PAR M. A. RADCLYFFE DUGMORE

Traduit et adapté par M. Émile Dupuy

I. — Le premier *safari*. — Sur les bords de la rivière Olgerei. — Premières rencontres avec les rhinocéros. — Zèbres et hartebeests. — Un pachyderme récalcitrant. — De l'utilité de la lance d'un guide Masai. — Retour à Nairobi. — Nouveau départ. — Sur les flancs du Donyo Sabuk ; buffles dans la forêt.



L'AUTEUR ET SON APPAREIL.

LORSQUE la ligne du chemin de fer de l'Ouganda fut ouverte à l'exploitation, il me vint l'idée de me rendre en ce pays pour y étudier et y photographier la faune qu'on y rencontre. Je fis à titre d'épreuve de longues courses dans les forêts du nord-est de l'Amérique, muni d'une chambre noire. Dès que j'eus acquis une pratique suffisante dans l'art si difficile de photographier des animaux, je me décidai à partir. Je quittai New-York pour l'Angleterre vers la fin du mois de novembre 1908, éprouvant une joie très grande à la pensée que mes espérances allaient peut-être enfin trouver leur réalisation pratique.

D'Angleterre je gagnai Marseille et dix-sept jours après mon départ de ce port, j'arrivais à Kilindini, à l'entrée de la magnifique rade de Monbasa, tête de ligne du chemin de fer de l'Afrique équatoriale anglaise. Le surlendemain je prenais le train qui me conduisit en vingt-quatre heures à Nairobi. Tout le long du trajet j'avais vu des girafes, des troupes d'antilopes, des zèbres et des quantités d'animaux plus communs. Mon enthousiasme, à la vue de ces bêtes, s'accrut d'instant en instant.

Les gens que j'avais chargés par avance de l'organisation de mon voyage se trouvaient à la gare de Nairobi et me conduisirent à l'hôtel. Dès le lendemain, dans la matinée, nous nous occupâmes d'élaborer un plan de campagne. Après de longues discussions, il fut décidé que nous nous servirions de la permission qui m'avait été aimablement accordée de « travailler » sur le *territoire de réserve*, qui comprend toute une immense zone de 16 000 kilomètres carrés, où il est interdit de chasser et où il est tout juste permis de pénétrer avec un fusil. Toute personne peut se réclamer du droit d'y tuer un animal pour se défendre, mais rien de plus. Tous les

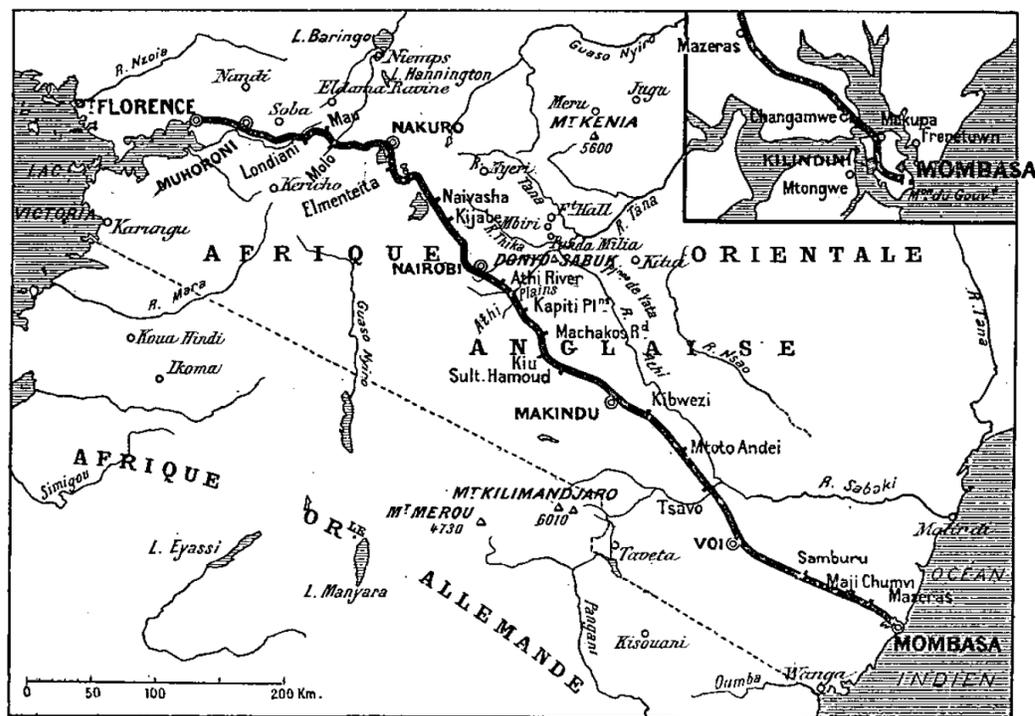
trophées de chasse sont également confisqués par les autorités. Grâce à ces mesures ce territoire, dit de réserve, ne l'est pas que de nom et on ne peut s'empêcher de louer cette prévoyance qui permet d'y assurer la conservation de la population animale.

Un petit *safari*, composé de vingt porteurs, d'un chef, d'un cuisinier, d'un porteur d'appareils photographiques, de deux boys et d'un guide indigène de la tribu des Masai, fut organisé et c'est avec cette caravane et des provisions pour deux semaines que nous quittâmes Nairobi le 5 février 1909.

Le train nous conduisit jusqu'à Kiu où il arriva vers quatre heures. Il était trop tard pour songer à gagner tout de suite la rivière Olgerei, notre premier point d'eau, qui se trouve à environ 27 kilomètres de la station, c'est-à-dire à une journée de marche. Nous établîmes notre campement non loin de la gare. Nous avons décidé de partir très tôt dans la matinée du lendemain afin d'exécuter notre étape avant la chaleur du milieu du jour. Malheureusement le chef de notre caravane était tout à fait incapable de remplir ses fonctions. Il sut si peu répartir les bagages entre les porteurs, que nous dûmes en laisser en souffrance à la gare pour qu'ils nous fussent réexpédiés plus tard. Quelques instants à peine après notre départ, le soleil se levait. En tête de la petite caravane marchait notre guide Masai, à la stature gigantesque et à la démarche allongée, si caractéristique de sa race. Nous avançons à travers des terrains couverts d'herbes brûlées par le soleil et coupées de buissons d'épines. Pendant plusieurs heures, un brouillard assez bas et assez épais — qui d'ailleurs entretenait dans l'atmosphère une certaine fraîcheur fort agréable, — nous empêcha de voir à plus de quelques pas devant nous. Mais dès que le soleil parut, il se dissipa graduellement, et, peu après neuf heures, nous pûmes distinguer la région qui s'étendait au loin. C'était une succession indéfinie de collines peu élevées, les unes recouvertes d'arbustes, les autres nues, rocheuses ou revêtues d'herbes jaunes.

On pouvait apercevoir également du gibier, mais en très petite quantité. Ce furent d'abord quelques troupes d'hartebeests et d'impalas; ce sont deux sortes d'antilopes. Un peu plus tard nous rencontrâmes bon nombre de zèbres, des autruches, des oryx, des gazelles de Grant et de Thomson, et, à notre très vive satisfaction, un rhinocéros et une girafe. Le rhinocéros surtout nous enchantait; nous n'en avons vu jusqu'ici que dans les jardins zoologiques. L'énorme bête se promenait lentement dans un paysage digne d'un parc, sans nous porter la moindre attention; il est vrai de dire que nous marchions contre le vent. La girafe, au contraire, donna les signes d'une attention soutenue. Pendant plus de deux heures elle ne nous perdit pas de vue. Nous apercevions de temps en temps, au sommet d'une colline, sa tête qui nous regardait; puis celle-ci disparaissait pour n'apparaître à nouveau qu'un demi-kilomètre plus loin.

Vers midi nous atteignîmes la rivière Olgerei. Son lit de sable était absolument sec. Nous trouvâmes cependant un trou plein d'une eau croupissante, où venaient boire, soir et matin, les innombrables troupeaux des indigènes Masai. Il fut décidé d'établir notre camp à proximité de cette mare, et nous creusâmes



CARTE DES RÉGIONS PARCOURUES PAR M. A. RADCLIFFE DUGMORE.

des trous dans le sable pour recueillir de l'eau un peu moins saumâtre. Cependant il y avait peu de traces d'animaux sauvages dans le voisinage. Aussi, dès le lendemain matin, nous changeâmes notre camp. Sous la conduite du guide qui nous promit la complète réalisation de nos désirs, nous suivîmes pendant dix kilomètres le lit de la rivière, pour nous installer en un point élevé et ombragé qui le dominait complètement. A force de creuser le sable, nous finîmes par trouver de l'eau peut-être très claire, mais ayant une saveur désagréable fort prononcée.

Non loin de notre campement se trouvaient deux mares; l'après-midi fut consacrée à disposer près de l'une d'elles deux appareils destinés à des photographies nocturnes à la lumière

artificielle. Le lendemain matin, nous constatâmes que nos installations avaient été dérangées par quelques oiseaux de nuit en quête d'insectes pour leur nourriture. Ce désagrément se reproduisit si souvent qu'à la fin nous renoncâmes à toute tentative d'instantanés automatiques à la lumière artificielle près des trous d'eau.

Lorsque nous eûmes déjeuné, nous nous mîmes immédiatement à la recherche d'animaux à photor-



GROUPE DE BUFFLES PHOTOGRAPHIÉS LE MATIN DANS LA MONTAGNE (page 216).

graphier. Nous n'avions pas encore parcouru un kilomètre que trois rhinocéros s'offrirent à nos regards. Malheureusement nous marchions avec le vent, et nous ne pûmes nous en approcher à moins de cinq cents mètres; la manière dont ils prirent la fuite nous montra que nous avions été entendus.

Après avoir décrit un large arc de cercle, nous parvinmes à les retrouver groupés sur une légère hauteur; mais il n'y avait aucun couvert ni aucun arbre qui pût nous servir de refuge en cas de danger. Nos trois rhinocéros étaient dans une attitude plus offensive que défensive. Ils reniflaient l'air et éternuaient avec pétulance; ils nous causaient une certaine inquiétude et beaucoup de perplexité. Nous dirons, en passant, que si les rhinocéros ont le sens de l'odorat extrêmement développé, la puissance de leur vue est tout à fait limitée. Ils ne peuvent voir un objet au delà d'une centaine de mètres que si cet objet est en mouvement, et encore cette possibilité leur est-elle supprimée à partir de deux cents mètres.

Cependant les trois énormes pachydermes — un mâle, une femelle et un petit déjà d'une certaine force, — s'étaient soudain décidés à s'occuper de nous. Ils poussèrent des grognements formidables, et partant à fond de train, passèrent à une soixantaine de mètres de l'endroit où nous nous tenions, en proie à une assez vive émotion. Je pris un instantané; mais l'objectif avait été dirigé avec une remarquable précision sur un buisson malencontreux. Le bruit de l'obturateur inquiéta nos rhinocéros qui se retournèrent vers moi. Le plus jeune se plaça entre ses deux aînés et ils commencèrent à se regarder les uns les autres de la manière la plus comique. Je dirigeai mon appareil de nouveau vers eux, scrutant soigneusement le viseur. Mais comme nous avions le vent derrière nous, je craignis qu'un nouveau bruit les incitât à nous charger. Nous nous serions alors trouvés dans la nécessité de tirer dessus pour nous défendre, ce que je voulais précisément éviter. Nous observâmes donc le silence le plus complet jusqu'au moment où les rhinocéros se décidèrent à s'en aller.

Nous primes alors la direction opposée à la leur, jusqu'au moment où nous trouvant suffisamment contre le vent, nous pûmes nous risquer à les suivre. Précisément le mâle s'était séparé des deux autres et se promenait tout seul. Pendant plusieurs kilomètres nous marchâmes dans ses traces et finîmes par le retrouver en train de se baigner dans une mare fangeuse. Avant qu'il eût terminé ses ablutions, nous nous en approchâmes, d'abord à deux ou trois cents mètres, puis, moi seul, à moins d'une centaine de mètres. Je pris plusieurs clichés, malheureusement dans de mauvaises conditions, car l'herbe haute me cachait l'animal en partie. Je m'étais mis en quête d'une place plus pratique, lorsque le vent lui décela ma présence. Il s'enfuit à toute vitesse, et ainsi se termina ma première, mais non ma dernière tentative de photographie de rhinocéros.

Le lendemain matin, nous étions dehors de bonne heure, et après avoir erré pendant quelques lieues, nous trouvions deux rhinocéros endormis sous un arbre. Une marche prudente et circonspecte nous permit de nous en approcher à cinquante mètres; mais, prévenus probablement par leurs inséparables compagnons et amis, les oiseaux tics, les deux bêtes étaient déjà debout. Malgré le manque de lumière, je pris un cliché; le déclenchement de l'obturateur mit en émoi les deux rhinocéros qui s'inquiétèrent de notre présence. J'essayai vainement de prendre un second cliché : je n'en eus pas le temps. Comme les animaux s'approchaient et devenaient dangereux, je criai à mon camarade aux aguets de faire feu. Il pressa la détente au moment même où je découvrais la plaque dans le châssis. Les pachydermes eurent plus de peur que de mal et nous eûmes la joie de les voir déguerpir aussi vite que leurs courtes jambes pouvaient le leur permettre.

Cependant nos investigations nous firent découvrir huit autres rhinocéros. « Abondance de biens ne nuit pas », dit le proverbe. En la circonstance, il ne nous parut pas très exact; car nous éprouvions une certaine appréhension à travailler au milieu de tant de bêtes dont le vent pouvait nous faire craindre le voisinage trop proche. Mais nous étions venus pour photographier des rhinocéros et nous n'avions pas à hésiter. En conséquence notre choix se porta sur deux d'entre eux, une femelle et un jeune mâle qui l'accompagnait.

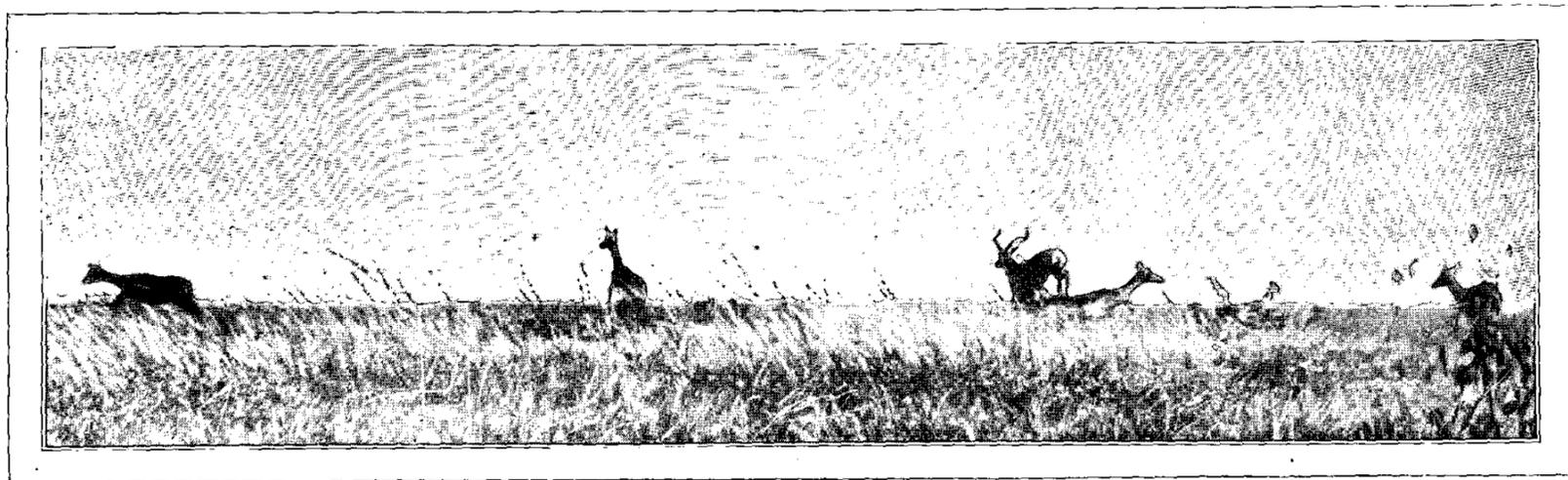
Nous ne nous dissimulions pas que nous courions vers un réel danger et il nous semblait que nous allions à une bataille. Nous avançons péniblement à travers les herbes desséchées qui couvraient la plaine sans abri d'aucune sorte, lorsque, soudain, un ronflement puissant nous fit retourner. Un énorme rhinocéros nous suivait à moins de quatre cents mètres.

Nous fîmes face à l'ennemi, qui, stupidement, se mit à pousser des charges à fond de train dans toutes les directions, tournant sur lui-même et grognant violemment. Pas le moindre buisson sur lequel il pût exercer sa colère. Jamais je n'avais assisté à pareil accès de rage folle, absurde et sans motif. C'était une preuve de plus de l'absence totale d'intelligence chez ces animaux qui n'ont d'autre ennemi que l'homme et qui, par conséquent, devraient avoir vis-à-vis de ce dernier un peu plus de discrétion et éviter de trop s'en approcher. Après avoir assisté pendant quelques moments aux manifestations furieuses de notre irritable pachyderme, nous pensâmes aux deux autres qui avaient fait l'objet de notre attention première. Ils avaient été rejoints par quelques zèbres. Cette constatation n'était pas faite pour nous plaire; nous n'avions vraiment pas besoin de leur présence qui ne pouvait être que nuisible à notre poursuite.

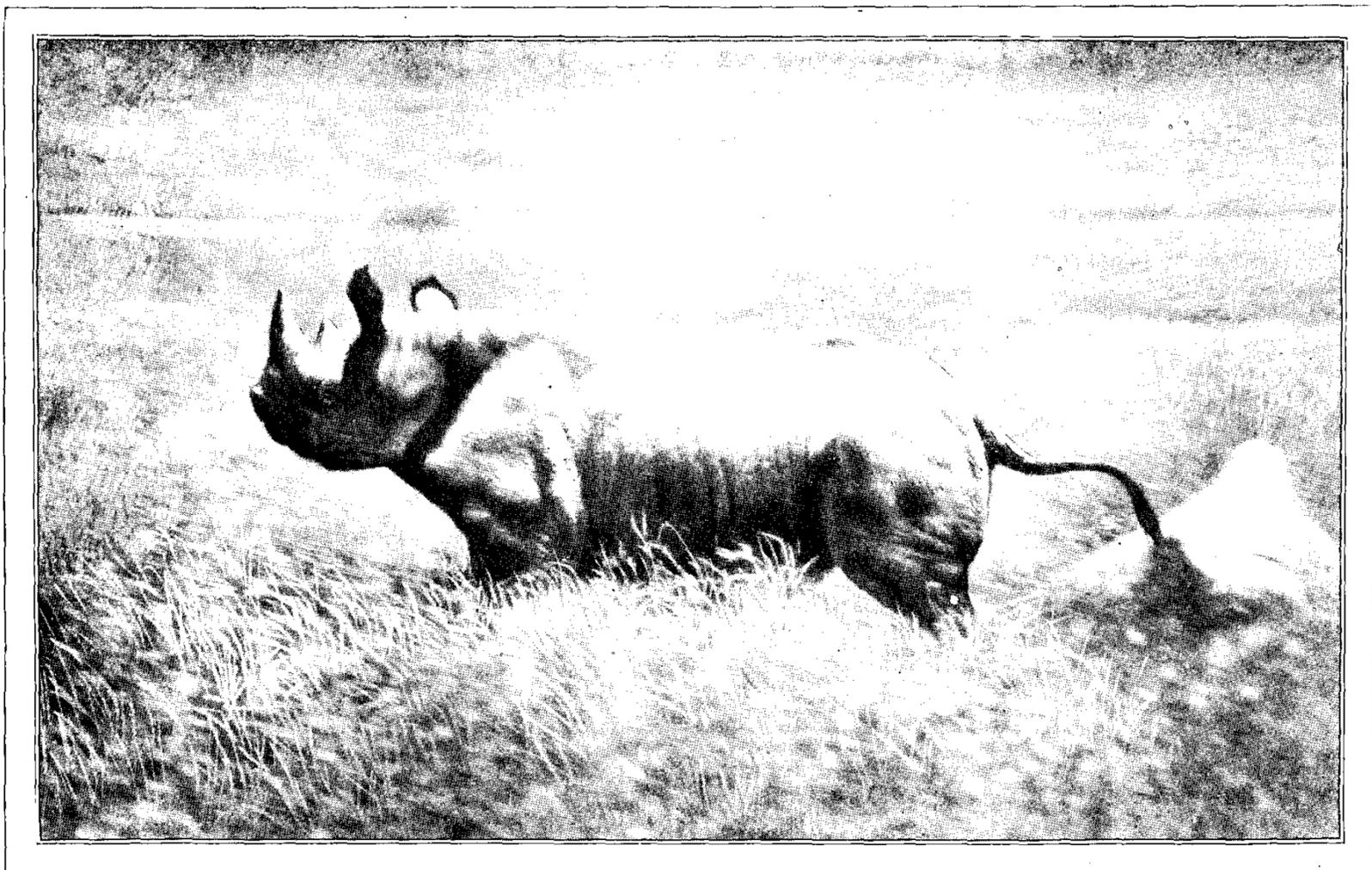
Nous nous glissâmes dans les hautes herbes où les animaux se trouvaient et nous pûmes, à force de précautions, parvenir à 150 mètres d'eux sans être aperçus ou entendus. Mais il nous fut impossible d'en approcher davantage : un espace de terrain complètement nu nous barrait le chemin. A ce moment les zèbres devinèrent notre présence et disparurent, heureusement sans prévenir les rhinocéros, qui continuèrent à paître paisiblement devant nous. Nous convinmes d'attendre, pour les photographier, leur passage dans l'espace découvert.

Si grand que fût l'état de nervosité créé chez nous par une attente prolongée, l'examen de ces animaux présentait un très vif intérêt. Ils semblaient disposés tantôt à se diriger vers nous, tantôt, au contraire, à se retirer. Certainement, ils eurent, une fois aussi, le soupçon de notre voisinage; car ils se portèrent en grognant à quelques mètres en avant de nous. Nous craignîmes même un changement dangereux de situation. Ils s'arrêtèrent, délibérèrent pendant plusieurs minutes, puis retournèrent paître à leur point de départ.

Tout à coup, sans aucune raison plausible, ni même apparente, ils disparurent aussi vite qu'ils le purent, nous laissant en proie au plus profond désappointement. La vue magnifique de vastes troupes d'animaux, en particulier de zèbres, d'oryx, d'autruches et de girafes ne parvint pas à nous consoler de notre déconvenue; celle-ci nous avait privés du bonheur de photographier ces rhinocéros, dont l'un, le plus âgé,



GRUPE D'ANTILOPES IMPALAS EFFRAYÉES PAR NOTRE ARRIVÉE.



LE RHINOCÉROS MALE SE PROMENAIT TOUT SEUL (page 207).

possédait une corne superbe. Fatigués, contrariés, ayant constaté que tous les animaux avaient fui vers de lointaines retraites, nous nous décidâmes à regagner notre campement, où nous arrivâmes vers deux heures.

Les deux journées qui suivirent furent calmes. Par contre, la troisième nous apporta plus d'heureuses surprises que nous n'en demandions. Dès le matin nous découvrîmes deux rhinocéros qui passaient à environ un kilomètre de nos tentes. L'un d'eux avait une corne de dimensions considérables. Il fallait avant tout arriver près d'eux, en marchant contre le vent. Nous tentions d'y parvenir quand nous aperçûmes un troisième rhinocéros à environ 300 mètres de nous. Nous avions encore vent arrière : nous risquions donc, en avançant de 100 mètres de plus, d'attirer l'attention de l'animal sur nous, et probablement de nous trouver aux prises, non pas avec lui seulement, mais avec les trois. Cette perspective ne nous souriait guère. Aussi nous opérâmes tout de suite de savants détours de façon à nous rapprocher du dernier venu, sans être trahis par le vent.

En quelques instants, nous ne nous trouvâmes plus qu'à 100 mètres de lui, et nous primes deux fois son portrait, en faisant usage du télé-objectif, sans que lui ou les oiseaux qui se trouvaient sur son dos nous eussent découverts. Tandis que nous nous demandions ce que nous allions faire, nous constatâmes, non sans surprise, que le gros pachyderme se disposait à faire sa sieste. Il fixa son choix sur un buisson, qui pourtant n'était guère fait pour lui donner un ombrage suffisant, le flaira consciencieusement, tourna plusieurs fois sur lui-même et se coucha. Bientôt il nous parut être plongé dans un profond sommeil.

Le vœu que j'avais fait de pouvoir prendre un cliché de près était réalisé. Après m'être assuré que mon rhinocéros était bien endormi, je remplaçai mon télé-objectif par un autre particulièrement rapide, et je m'approchai avec mille précautions. Mon compagnon me suivait de près avec son rifle, tandis que le porteur des appareils et un Masai se tenaient à quelque distance en arrière. Bientôt je ne fus plus qu'à 30 mètres. Je m'arrêtai, car c'était une proximité largement suffisante.

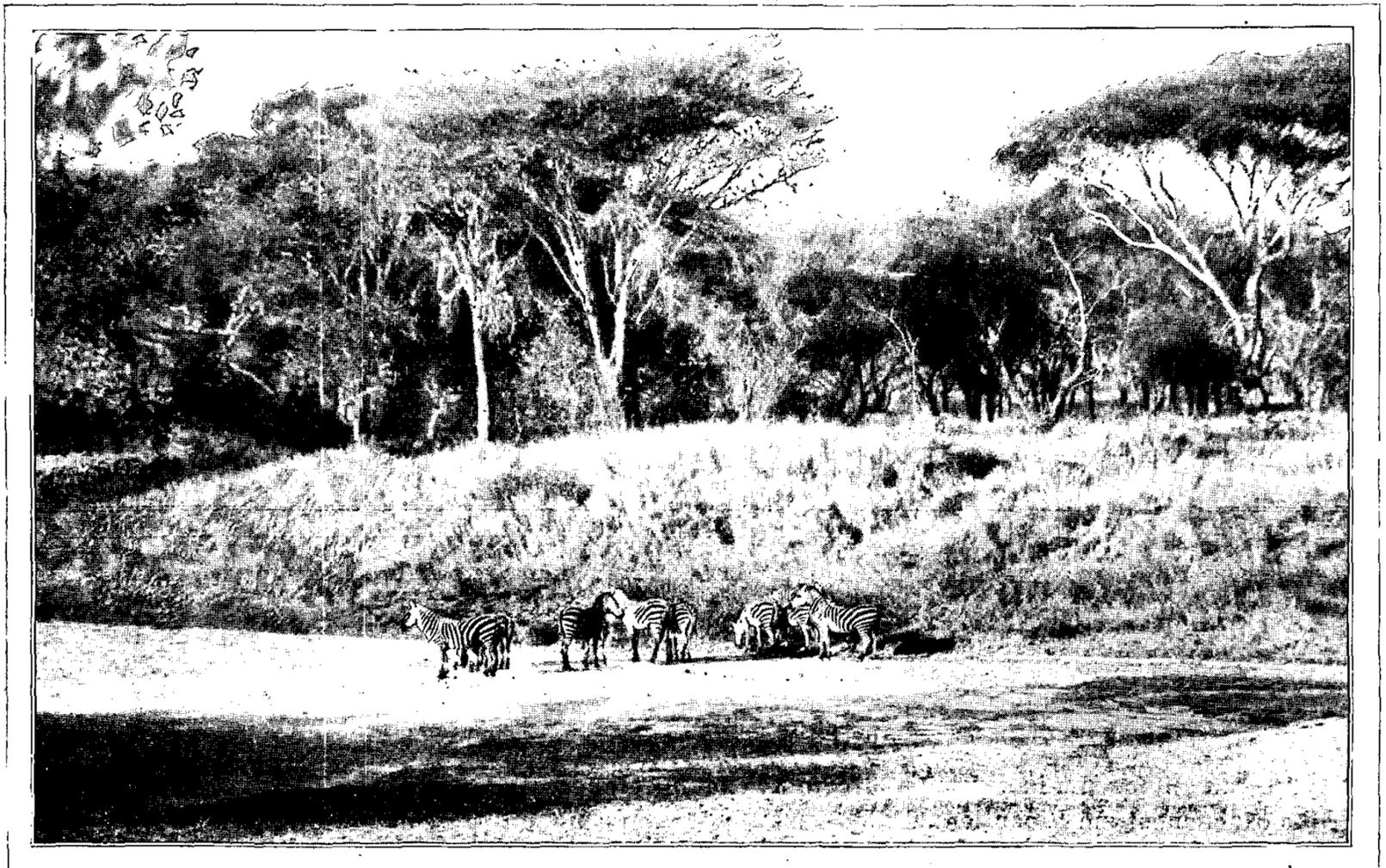
A ce moment même, je fis un peu de bruit. En un clin d'œil, la bête fut debout, les narines dilatées, la corne menaçante; elle s'avança vers nous en mugissant. C'était un spectacle splendide, mais il était dangereux de s'attarder à l'admirer. Je braquai mon viseur, et, lorsqu'elle fut aussi près de moi que le permettait la prudence, j'appuyai sur le bouton de l'obturateur. Dans le même instant, ainsi que nous l'avions convenu, mon compagnon fit feu. La balle frappa la bête à l'épaule et la força à se retourner et à s'enfuir; à cet instant 14 mètres exactement me séparaient d'elle. Il me sembla qu'il n'y en avait pas plus de cinq. L'affaire avait été chaude, et tandis que nous étions assis pour nous remettre de notre émotion, nous ne pûmes nous empêcher de penser qu'un pareil sport n'était guère fait pour ceux qui ont une maladie de cœur.

Cependant la détonation avait interrompu le tranquille repas des deux autres rhinocéros qui commencèrent à opérer une lente retraite. Le désir que nous éprouvions de les photographier nous fit lever et mettre à leur poursuite. Nous ne tardâmes pas à les rejoindre et à n'en être éloignés que d'environ 150 mètres. Je voulais de préférence photographier leurs silhouettes sur le ciel; l'occasion sembla se présenter lorsqu'ils eurent atteint le sommet d'une légère élévation de terrain. Mais au même moment, les oiseaux qui se trouvaient sur eux s'envolèrent. Immédiatement les deux animaux se mirent sur la défensive, face à nous.

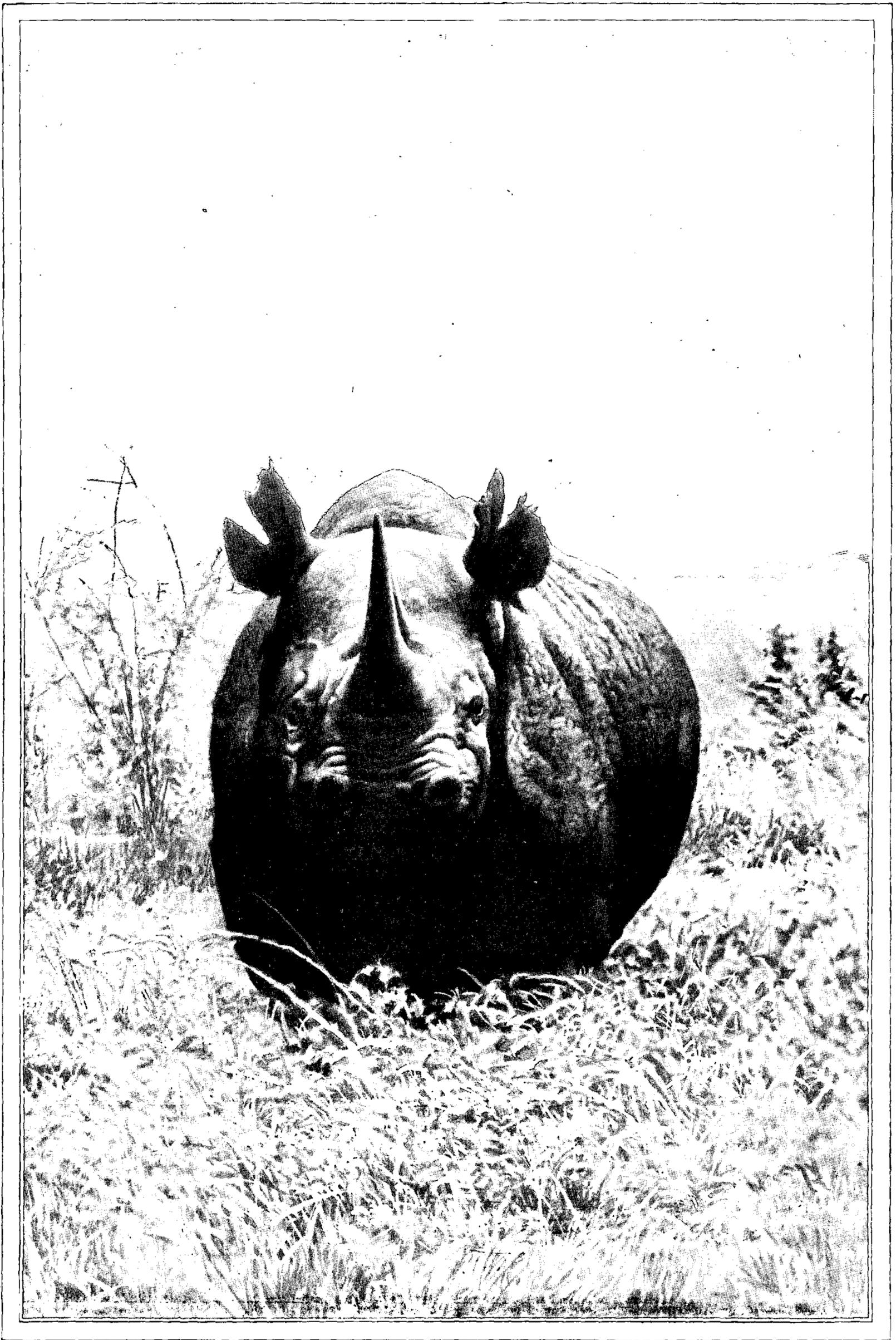
Comme nous étions contre le vent, et à une distance d'eux de 150 mètres, il n'y avait pas de raison pour que nous eussions quelque chose à craindre. Or, à notre grand étonnement, ils foncèrent droit sur nous, après avoir poussé quelques mugissements préliminaires. Rapidement je changeai ma plaque, mais je n'eus pas le temps de remplacer mon télé-objectif par un autre à foyer plus court. Ils s'étaient déjà rapprochés d'une façon dangereuse. Je criai à mon compagnon de faire feu sur celui dont le corps était complètement dégagé des broussailles. Le coup partit, mais n'empêcha pas le brutal animal d'avancer encore dans notre direction. En même temps, le second rhinocéros, qui était beaucoup plus gros et armé d'une corne plus puissante, sortit d'un buisson à 20 mètres de nous. Je voulus prendre un instantané, mais la difficulté de régler mon objectif sur un animal qui arrivait à une grande vitesse me fit prévoir un échec certain. D'autre part, il n'était guère prudent de le laisser se rapprocher davantage, et il nous restait l'autre bête pour nous consoler. Il n'y avait pas d'autre alternative que de tirer sur le monstre, qui tomba foudroyé par une balle à 15 mètres de nous. Quant à son compagnon, soit qu'il eût été effrayé par la détonation, soit qu'il craignit de partager le même sort, il disparut derrière la colline avec une merveilleuse rapidité.

Au point de vue photographique, l'aventure se réduisait à un échec total; au point de vue sportif, c'était, au contraire, un brillant fait d'armes. Il permet de se rendre compte des péripéties auxquelles peut donner naissance l'attaque d'un rhinocéros en courroux.

Pendant quelques jours, pour changer, nous nous attaquâmes à un gibier plus petit et surtout moins inquiétant que les turbulents rhinocéros. Un troupeau de gazelles de Grant, dont quelques-unes avaient la tête particulièrement grande et bien conformée, me permit d'examiner à mon aise ces bêtes gracieuses. Mais ce ne fut pas sans peine que je parvins à m'en approcher à environ 60 mètres. Pendant près d'une demi-heure je pus me maintenir à cette distance de leur groupe. Je pris plusieurs instantanés, qui ont presque tous pour décor le magnifique panorama du Kilimandjaro. Le brouillard qui enveloppait sa base m'empêcha de fixer sur la plaque le pic majestueux avec toute la netteté de détails désirée. Les animaux encore plus petits se montrèrent si récalcitrants devant mes tentatives qu'il me fut impossible d'en prendre des photographies. Ce fut le cas pour une timide antilope impala, des oryx et deux coudous. Nous revînmes



UN PEU PLUS TARD NOUS RENCONTRAMES DES ZÈBRES QUI CHERCHAIENT DE L'EAU DANS LE LIT DESSÉCHÉ D'UNE RIVIÈRE (page 212).



UN RHINOCÉROS SE LEVA ET FONÇA SUR NOUS (page 212). — PHOTOGRAPHIE PRISE A 20 MÈTRES.

ensuite aux rhinocéros et notre première rencontre nouvelle avec ces animaux devait se terminer, comme notre dernière aventure, par la mort de l'un d'eux. Nous fûmes chargés inopinément par un couple de ces pachydermes dont l'agression brutale nous obligea à recourir aux armes à feu.

A la suite de ce nouvel incident, nous décidâmes de charger nos armes avec des chevrotines, de façon à forcer les rhinocéros à s'enfuir sans que nous courrions le risque de les tuer. La première fois cela réussit à merveille; mais dans la suite, notre existence se trouva exposée à de tels dangers que nous nous empressâmes de restituer toute notre confiance aux bonnes cartouches à balle.

Un soir, j'eus le plaisir d'apercevoir un troupeau de zèbres qui descendait vers le lit desséché de la rivière à peu de distance de notre camp. Jusqu'ici je n'avais précisément jamais eû l'occasion d'en photographier. Après une marche silencieuse et prudente, je constatai avec plaisir que je me trouvais tout près d'eux. Le soleil était bas; ses rayons tombaient avec force sur les animaux et la lumière, un peu moins brutale qu'au milieu du jour, les rendait encore plus beaux. Je pus prendre une photographie de ces zèbres; mais, en voulant me rapprocher d'eux, je leur révélai ma présence. Ils s'enfuirent en entraînant avec eux un groupe de quatre girafes que, malheureusement, je n'avais pas aperçues. J'essayai vainement de les suivre; je les vis traverser le lit de la rivière et disparaître rapidement derrière des buissons d'épines.

Le jour suivant me permit de me rendre compte pour la première fois de l'intervention constante et désastreuse des hartebeests dans l'exécution de mes projets. Jusqu'ici le hasard seul m'avait empêché de m'apercevoir de la déplorable habitude qu'ont ces antilopes de s'occuper des affaires d'autrui. Ce que je vais raconter prouvera que c'est une résolution bien arrêtée qui motive leur action.

Un troupeau de zèbres qui traversait la rivière avait attiré mon attention. La direction qu'il suivait me fit penser, non sans raison, qu'ils se rendaient à un trou d'eau, dont je pouvais m'approcher sans être vu. C'était donc la perspective de splendides photographies. Je gagnai en toute hâte un point d'où je pouvais passer impunément d'une rive à l'autre et j'eus tout le temps de choisir la place d'où je dominerais, dissimulé, le chemin qu'ils suivraient. Pendant une heure, j'attendis patiemment. Le vent changea; il fallut donc changer également de cachette. Comme je me disposais à le faire et à me placer derrière un buisson, je vis apparaître un troupeau d'hartebeests qui descendait dans le lit de la rivière. Je les laissai passer; puis, lorsqu'ils furent hors de vue, je me portai rapidement en avant; car les zèbres ne tarderaient pas à suivre leurs amis. Au même moment les déplorables hartebeests se retournèrent; ils me considérèrent pendant quelques instants et après avoir délibéré, décidèrent d'avertir les zèbres.

Deux d'entre eux se séparèrent du troupeau, revinrent sur leurs pas au galop, en passant à peine à une soixantaine de mètres de moi. Ils atteignirent les zèbres au moment précis où ceux-ci apparaissaient sur la rive et s'apprêtaient à descendre; ils poussèrent une sorte de bêlement et les zèbres prévenus ainsi, disparurent, me laissant dans un état d'esprit qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire.

Le 19 février, nous levâmes notre campement pour revenir directement à la station de Kiu, sans suivre l'itinéraire un peu détourné que nous avons adopté à l'aller. Nous avons à peine parcouru 1600 mètres au milieu de hautes herbes, lorsque, soudain, notre guide Masaï, qui marchait en tête, s'arrêta brusquement, en murmurant à voix basse : « Kifarn! » (*rhinocéros*). Et en effet, à 20 mètres à peine, surgissait, nous présentant le dos, la masse grisâtre d'un énorme rhinocéros assoupi. Il suffisait qu'il nous fallût agir avec rapidité pour que, précisément, nos armes ne fussent pas chargées. Mon compagnon de route mit dans l'un des canons de son fusil une cartouche à chevrotines et dans l'autre une cartouche à balle; il s'assura également que son revolver était chargé. Quant à moi, je sortis mon appareil; je m'étais à peine mis un peu de côté pour avoir une meilleure vue du rhinocéros, que celui-ci se leva et fonça sur nous. Jamais je



GRUPE DE GAZELLES DE GRANT ET DE THOMSON.

ne vis rien d'aussi rapide et surtout d'aussi déconcertant de la part d'un animal si gros et si pesant. Je braquai sur lui mon objectif au moment même où il se précipitait tête baissée sur mon ami, le guide Masai et les deux boys qui se trouvaient à ce moment derrière eux.

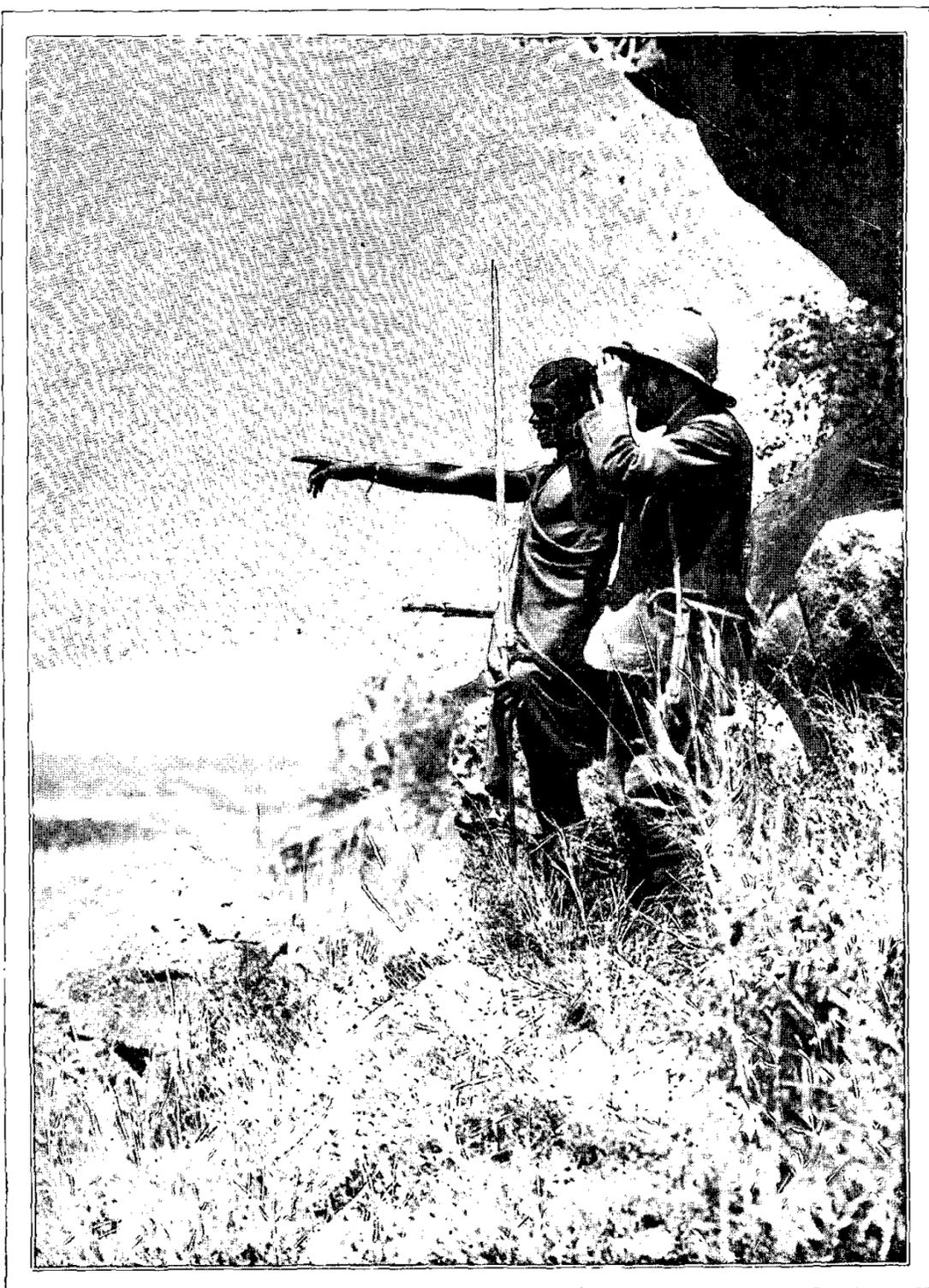
Tandis que, [machinalement, je faisais fonctionner l'obturateur, un coup de feu retentit. C'était mon compagnon qui venait de tirer ses chevrotines pour obliger le rhinocéros à faire demi-tour. Ce fut peine perdue, car il continua à charger. Le chasseur tira alors sa cartouche à balle, et, saisissant son revolver, en déchargea plusieurs coups dans la tête de l'animal qui passa à peine à six pieds de lui pour foncer tout droit sur le Masai. Celui-ci, qui l'attendait tranquillement, évita la corne d'un léger saut de côté. Le rhinocéros se tourna alors vers moi, tandis que je m'efforçais de glisser une seconde plaque dans mon appareil pour photographier la rencontre. Dans ma hâte, je ne parvins pas à faire entrer complètement le châssis porte-plaque, ce dont je m'aperçus plus tard avec un profond désappointement. Mais pour le moment, j'avais à penser à autre chose, et ma chambre noire présentait beaucoup moins d'intérêt que la bête brutale et furieuse qui me menaçait.

Heureusement pour moi, le Masai était là. Avec un sang-froid remarquable, il planta le fer de sa lance dans le flanc de

l'animal qui revint sur mon compagnon. Celui-ci lui tira un nouveau coup de revolver sur la tête. L'animal fit cette fois un tour sur lui-même, mais au grand effroi du restant de la caravane, qu'il choisit comme nouvel objectif. En un clin d'œil les malheureux porteurs lâchèrent leurs bagages pour s'enfuir à toute vitesse dans toutes les directions. Tout à coup le rhinocéros s'arrêta brusquement; devant lui, à quelques mètres, se tenait bravement le Masai qui l'attendait, un long couteau à la main. Il dut penser qu'il serait plus prudent de s'en aller, et il s'en alla. Le Masai ne tarda pas à revenir près de nous, tout heureux d'avoir retrouvé sa lance, tombée du corps de l'animal, mais dont la pointe était quelque peu tordue et émoussée.

Le lendemain le train nous ramenait à Nairobi, où les préparatifs pour une autre randonnée nous occupèrent pendant une semaine. Notre départ de Nairobi fut fixé au jeudi 25 février. Nous avons fait le nécessaire pour qu'une partie de nos caisses partissent à l'avance pour Fort-Hall et Nyeri, qui devaient constituer probablement nos deux principales stations. Des porteurs supplémentaires furent engagés; ceux qui avaient été mécontents de la première excursion, furent remplacés, et un nouveau chef fut choisi pour diriger la caravane.

Tout fut prêt pour partir le jour qui avait été fixé, non de bonne heure dans la matinée, comme je l'avais espéré, mais assez tard dans l'après-midi. Notre caravane comptait près de cinquante personnes, c'est-à-dire les porteurs, les ascaris, le chef, le cuisinier, les porteurs d'armes et d'appareils photographiques, nos



MON GUIDE MASAI ME MONTRANT DES FAUVES AU LOIN.

deux boys et un certain nombre de gamins que le chef et quelques autres avaient pris pour remplir auprès d'eux l'office de serviteurs.

D'après notre programme, qui n'avait été réglé qu'après avoir consulté un grand nombre de personnes, nous allions prendre l'itinéraire suivant : Nous nous dirigeons d'abord vers le Donyo Sabuk ; nous traversons ensuite la rivière Athi, nous gagnons les plaines de Yata, et nous franchissons la rivière Tana pour nous rendre de là à Meru, en contournant la partie nord du massif du Kenia par Fort-Hall et Nyeri. Puis nous quittons Meru pour le Guaso Nyiro et alors, si les renseignements que nous y recueillions étaient satisfaisants, nous prenions la direction de l'ouest jusqu'au lac Hannington, et nous revenions enfin jusqu'à la ligne du chemin de fer, à Nakuro.

Les deux premiers jours de marche furent consacrés à la traversée des plaines d'Athi, larges étendues de terrains ondulés, sans aucun arbre ni arbuste, si ce n'est dans le voisinage des cours d'eau, où rôdent un nombre inconcevable d'animaux sauvages avec une sécurité relative. Aucun ennemi ne peut s'en approcher sans être vu ; il n'est pas en effet possible de suivre une piste en se dissimulant dans les herbes courtes qui recouvrent ces plaines. De là, la présence d'immenses troupes de toutes sortes, surtout d'hartebeests de Cook, de gazelles de Grant et de Thomson, d'impalas et, en quelques endroits, de wildebeests.

On peut rencontrer aussi des lions et des léopards, mais dans certaines circonstances seulement, par exemple au fond des ravins, ou dans les endroits où ils trouvent des abris favorables, surtout les léopards qui ont horreur des terrains découverts. Les lions, au contraire, choisissent fréquemment des régions sauvages et rocheuses où la végétation est restreinte ou nulle.

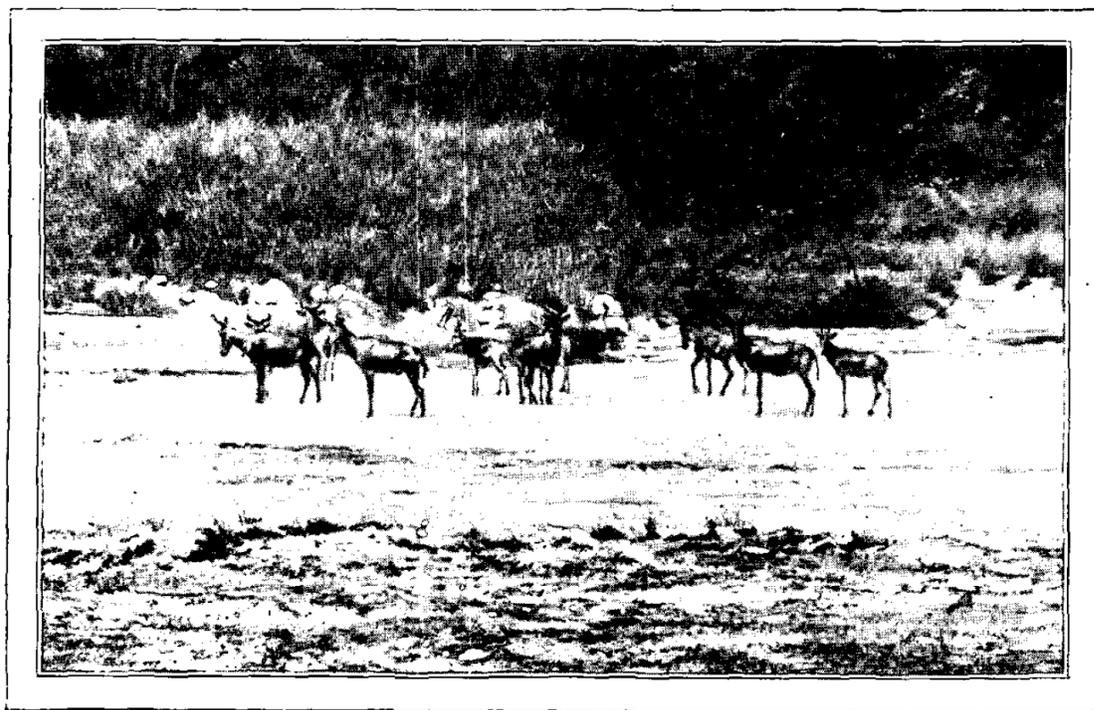
Dans la matinée du deuxième jour, nous aperçûmes pour la première fois une grande bande de babouins. A ce moment, nous nous trouvions dans une région pleine de fourmilères gigantesques couvertes d'herbes, dont quelques-unes avaient une hauteur de deux mètres et demi et un diamètre de six à huit mètres. A notre vif amusement, des singes étranges sautaient de l'une à l'autre, restant quelques instants à leur sommet pour nous examiner avec soin. S'ils rencontraient un petit arbre, ils grimpaient chacun à leur tour sur les plus hautes branches pour nous regarder.

Tant que nous avançâmes sans paraître nous occuper d'eux, ils ne semblèrent pas éprouver beaucoup d'inquiétude. Mais ils disparurent comme par enchantement, dès que notre troupe s'arrêta pour me permettre de les photographier. Comme chez d'autres singes, les femelles des babouins portent, en voyage, leurs petits sur leur dos ou dans leurs bras.

Nous étions presque arrivés au Donyo Sabuk, montagne rocheuse et escarpée, qui se dresse brusquement au-dessus de la plaine à près de 2300 mètres d'altitude, lorsque nous aperçûmes un beau troupeau d'oryx de Patterson. Ces animaux se montrèrent excessivement sauvages et nous dûmes nous contenter de les regarder à plusieurs centaines de mètres de distance. Ils ressemblent plus à des bœufs qu'à

des antilopes. Leur grande taille, leur fanon qui se balance et la couleur gris argent de leurs poils, analogue à celle des vieux taureaux, augmentent encore l'illusion.

Notre campement pour la nuit fut installé sur le versant nord-ouest du Donyo Sabuk, parmi des arbres armés de piquants, fort espacés les uns des autres, et près d'une délicieuse petite rivière de montagne. La fraîcheur du soir était vraiment exquise après cette longue marche sous un soleil brûlant, sans ombre d'aucune sorte. L'un des porteurs, qui était allé chercher du bois pour faire du feu, revint avec une gazelle de Grant, qu'il avait, non sans



TROUPEAU DE HARTEBEESTS DANS LE LIT DE LA OLGEREI.

difficulté, réussi à capturer. La pauvre bête semblait, une fois parmi nous, extraordinairement soumise, et je pus la photographier très facilement dans de nombreuses positions.

Dès l'aurore, la marche fut reprise le long du versant nord du Donyo Sabuk ; nous savions qu'il s'y trouvait une ferme et une factorerie exploitées par des Anglais et que nous pourrions nous y procurer de la

nourriture pour les hommes. La piste courait à travers une contrée charmante, où les derniers contreforts de la montagne se perdaient dans de riches herbages et des bosquets de petits arbres. Ce paysage n'avait rien des tropiques, il avait le charme tranquille de notre pays natal. Un peu à l'ouest, s'étendaient à perte de vue les grandes plaines d'Athi, et, tout au loin, vers le nord, le Kenia élevait au-dessus des nuages son sommet couvert de neiges éternelles. L'absence totale de gibier nous surprit beaucoup : c'est à peine si nous vîmes quelques rares hartebeests pendant notre marche de la matinée.

La première chose que l'on nous apprit à notre arrivée à la ferme fut la présence de buffles sur les flancs du Donyo Sabuk, et l'on ajouta que les circonstances étaient les plus favorables pour nous livrer vis-à-vis d'eux à nos opérations photographiques. Comme ces nouvelles répondaient à un de mes plus grands désirs, je décidai que l'on installerait le camp de manière à y pouvoir passer plusieurs jours. Suivant les informations qui me furent données, les meilleurs moments de la journée étaient le début de la matinée et la fin de l'après-midi ; ce sont en effet les heures où les buffles sortent d'ordinaire pour aller paître. Le reste du jour, ils ne quittent pas l'ombre fraîche des épaisses forêts qui recouvrent les parties hautes de la montagne.

Nous fûmes levés de bonne heure, le lendemain ; il faisait encore nuit lorsque nous prîmes notre déjeuner ; et le soleil commençait à peine à percer les

nuages du matin, alors que nous nous trouvions déjà sur les pentes rapides de la montagne. Notre ascension était des plus pénibles : l'herbe haute et épaisse transformait notre marche en une véritable escalade, et certains endroits étaient si escarpés que nous devions nous reposer toutes les fois que nous avions franchi quelques mètres. Que serait-il arrivé si nous avions rencontré un buffle ou un rhinocéros ? Nous étions exposés à nous heurter à l'un de ces animaux assoupi dans les hautes herbes, quelle que fût notre attention pour les éviter ; et dans un tel endroit, où l'on ne pouvait se mouvoir ni avec vitesse ni avec facilité, je ne sais pas comment nous aurions pu échapper au désagrément d'une pareille entrevue, surtout avec un rhinocéros. Nous dûmes nous contenter de n'avancer qu'avec beaucoup de précautions et en regardant en avant le plus loin possible. Nous grimpâmes ainsi jusqu'à une altitude de 700 mètres. Nous nous trouvions à la lisière de la forêt et nous allions jouir, pour la première fois, de la splendeur d'une matinée passée dans un bois des tropiques.

Il n'y a pas de mots pour traduire la magnificence du spectacle qui s'étalait à nos yeux émerveillés et surpris. Des milliers d'oiseaux remplissaient l'air de leurs chants, détruisant ainsi cette légende qui veut que leur voix soit en raison inverse de la beauté de leur plumage. Les arbres étaient couverts de fleurs odorantes ; dont le parfum violent embaumait l'atmosphère, et, entre leurs troncs enlacés de lianes ; ou



UN COUPLE DE RHINOCÉROS.

apercevait dans le lointain l'immense étendue de la plaine et les montagnes qui la continuent. Aux flancs de ces dernières s'accrochaient des lambeaux de nuages bas, que dissipait graduellement les rayons éclatants du soleil levant. Tout ce majestueux panorama était dominé par le Kenia, dont le sommet neigeux se découpait en blanc sur le ciel d'une nuance pourpre délicate. Tous nos sens étaient en émoi. Mais nous étions venus pour les buffles et non pour la contemplation de cette scène grandiose, à laquelle nous dûmes nous arracher avec peine. Je laissai mon camarade, occupé à en prendre une photographie, pour continuer mon chemin, tout seul, à travers un sentier couvert, qui suivait en serpentant le flanc de la montagne. J'arrivai ainsi jusqu'au sommet d'un contrefort, où s'offrit brusquement à mes yeux un spectacle inattendu qui fit battre mon cœur de plaisir et d'enthousiasme. A moins de 200 mètres, paissant paisiblement dans de hautes herbes jaunes, sur lesquelles le soleil levant projetait par derrière la forêt une ombre douce, se trouvaient vingt-huit buffles énormes, c'est-à-dire vingt-huit de ces animaux qui sont réputés comme étant les plus dangereux du monde entier. Seule la crête des arbres, qui, jaillissant d'un ravin profond, servaient de fond à cette scène, était illuminée par l'astre du jour, encore bas à l'horizon. Le troupeau était donc plongé dans une sorte de demi-jour, aux reflets violacés, qui, s'il contribuait à la beauté du site, était, par contre, fort nuisible à ce que je voulais faire.

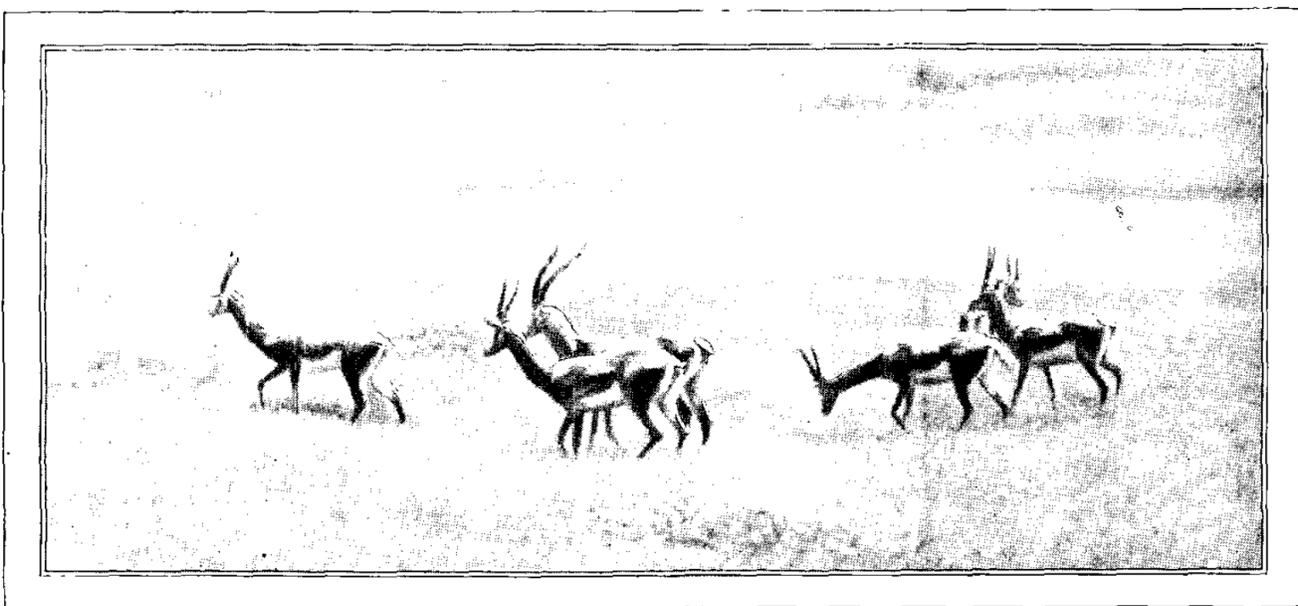
A la distance où je me trouvais, je ne pouvais me passer de l'usage du télé-objectif, qui exige, pour les instantanés, la meilleure lumière possible. Cependant je ne voulus pas perdre le bénéfice d'une pareille occasion, et je retournai à l'endroit où j'avais laissé mes appareils, avec l'idée de faire pour le mieux. Puis je revins à mon poste, en me glissant avec des précautions infinies à travers les herbes.

Les buffles continuaient à paître au même endroit. Mais ils étaient devenus légèrement soupçonneux, car ils reniflaient l'air d'une manière inquiétante et pour moi et pour la réussite de mes clichés. Je ne me souciais guère de me rapprocher d'eux à moins de 120 mètres, la distance approximative qui nous séparait. J'élevai tranquillement mon appareil au-dessus des herbes, j'exécutai tout aussi tranquillement la mise au point et je pressai, non sans trembler, le bouton de l'obturateur. Le déclic troubla la quiétude des buffles, et je pensai avec une certaine appréhension à ce qui allait m'arriver si les énormes bêtes se décidaient brusquement à fondre sur moi.

Le profond rugissement d'un lion, dans les bois, au-dessous, ne vint pas du tout me tranquilliser. Mais, si inquiétant qu'il fût, il ne le fut pas assez cependant pour me distraire de l'attention soutenue que je prêtais aux moindres mouvements des buffles devenus de plus en plus agités. Je n'avais pas d'armes avec moi, et mon compagnon était assez éloigné. D'ailleurs qu'aurait-il pu faire avec un seul fusil contre tout le troupeau déchainé? Comme je ne voyais aucune autre issue à ma délicate situation que de gagner du temps, je pris, en matière de distraction, la photographie d'un des plus gros mâles qui poussait des mugissements. A ce moment, les buffles, à mon grand soulagement, se retournèrent pour battre en retraite dans les profondeurs de la forêt. Je pris encore une photographie à l'instant précis où ils disparaissaient entre les arbres.

(A suivre.)

Traduit et adapté par M. ÉMILE DUPUY.



DES GAZELLES DE GRANT DONT QUELQUES-UNES AVAIENT LA TÊTE PARTICULIÈREMENT GRANDE (page 210).



HARTEBEESTS DE COOK DANS LES PLAINES DE YATA.

LES FAUVES D'AFRIQUE PHOTOGRAPHIÉS CHEZ EUX¹

PAR M. A. RADCLYFFE DUGMORE

Traduit et adapté par M. Émile Dupuy

II. — Excursions infructueuses sur les flancs du Donyo Sabuk. — Hippopotames dans la rivière Athi. — Dans les plaines de Yata. — Incertitudes du travail de nuit. — Histoire d'un lion, de deux lionnes et d'un lionceau. — Nouvelles aventures avec les rhinocéros. — Lions et photographes.



FACE A NOUS.

MON premier contact avec les buffles africains fut assez rude et il me sembla, au souvenir des récits terrifiants que l'on m'avait faits à leur sujet, que j'avais échappé à un véritable danger avec un bonheur exceptionnel. Mais d'après ce que j'ai appris depuis, les buffles ne sont pas si terribles qu'on me l'avait dit : il est rare qu'ils attaquent *lorsqu'ils sont en troupeau*. Il faut pour cela qu'ils aient essuyé des coups de feu, et encore est-il nécessaire, la plupart du temps, même dans ce cas, qu'une femelle ait été tuée ou blessée.

Au-dessus des bois où les buffles s'étaient retirés, s'élevait une gigantesque masse de rochers, au sommet desquels se dressait un euphorbe de grandes dimensions. C'est à l'ombre de cet arbre si étrange que nous décidâmes de passer le reste du jour, attendant que les animaux se décidassent à revenir paître dans le même endroit. Nous savions cependant que leur retour, s'il se produisait, n'aurait lieu que peu de temps avant le coucher du soleil.

Au bout de quelques heures, nous entendîmes du bruit dans la forêt et nous pûmes distinguer les masses sombres des buffles à travers les arbres. Mais ils ne se décidèrent à en sortir que vers cinq heures du soir. Et encore restèrent-ils pour la plupart à paître ou à ruminer, dans un endroit couvert de bouquets d'arbres bas qui rendaient inutile l'usage de nos appareils photographiques. Il était évident que ces animaux n'avaient aucun

1. Suite. Voyez page 205.

soupçon de notre présence, bien que nous ne fussions éloignés d'eux que d'une centaine de mètres; on aurait cru voir un troupeau de bœufs dans la cour d'une ferme plutôt qu'un troupeau de buffles au cœur de l'Afrique. Malheureusement, au sommet de notre observatoire, nous étions exposés à un vent violent dont le souffle vigoureux nous empêchait complètement de prendre avec le télé-objectif des clichés posés, rendus nécessaires par la diminution rapide de la lumière du jour. Je fis cependant quelques tentatives, mais dont les résultats furent tout à fait décevants.

Si nous avions été des chasseurs ordinaires, nous aurions eu là la plus belle occasion d'exercer nos talents de tireurs, car le plus gros mâle du troupeau — une bête immense munie de deux cornes magnifiques — étendu à l'ombre d'un arbuste, nous tournait le dos et nous présentait, comme cibles, son épine dorsale et la partie postérieure de son crâne, où les balles sont toujours mortelles. Dans tous les cas cela prouvait surabondamment combien il est plus facile de chasser à tir les animaux que de les photographier. Il ne nous fut laissé que le plaisir de contempler et d'observer le troupeau, jusqu'au moment où les derniers rayons du soleil couchant nous indiquèrent qu'il était temps de regagner le camp si nous ne voulions point passer la nuit dans la montagne.

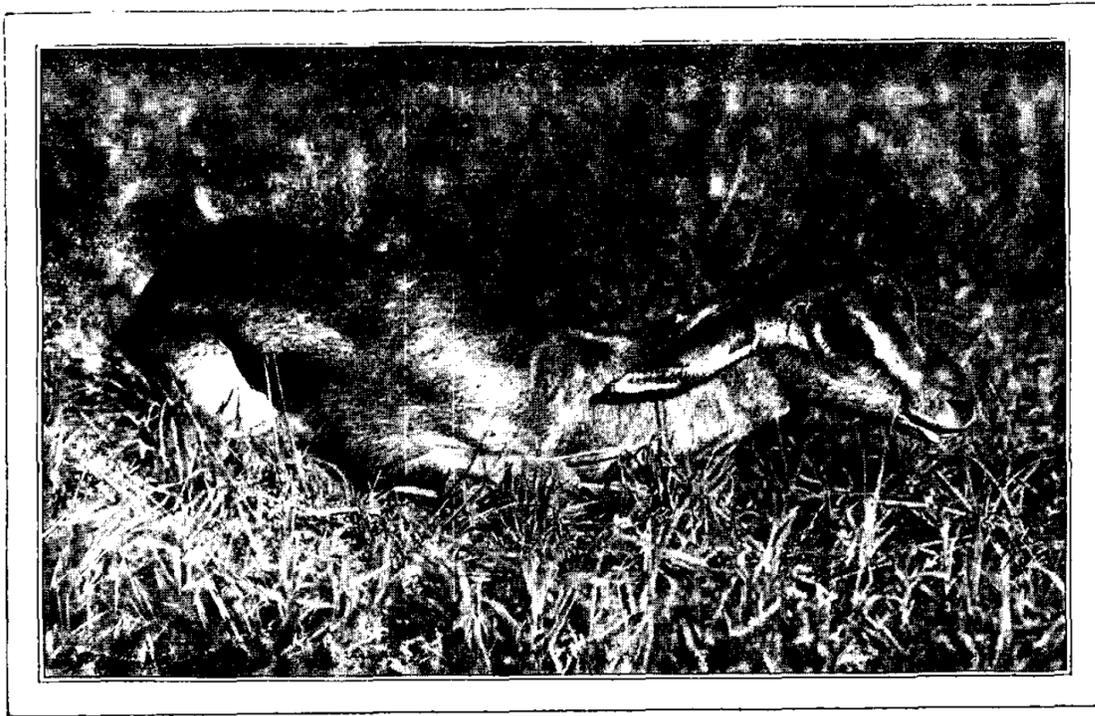
Le trajet avait été très dur pendant le jour, il fut pire dans les premières ombres de la nuit. Nous abandonnâmes les buffles sans qu'ils se fussent doutés de la surveillance dont ils avaient été l'objet, et après une descente éreintante sur les escarpements des flancs de la montagne, nous arrivâmes au camp, au moment même où l'obscurité allait être complète. Nous étions fort satisfaits des résultats de notre journée et pleins d'espoir de les renouveler et même de les augmenter avant notre départ.

Hélas! il n'en fut rien. Maintes fois nous escaladâmes de nouveau les pentes rocheuses du Donya Sabuk. Nombreuses furent les heures et même les jours que nous consacraâmes à l'attente patiente sur la limite de la forêt. Tous ces efforts furent vains et jamais nous ne renouvelâmes nos précédentes prouesses. Au jour seulement, nous aperçûmes à nouveau les animaux; ils se trouvaient dans une petite clairière entourée de massifs très denses et impénétrables. C'eût été une folie de tenter de parvenir jusqu'à eux; c'eût été courir volontairement au-devant de l'extrême danger qu'il y a à se rencontrer avec un buffle ou un rhinocéros en fureur au milieu de fourrés épais.

Un matin, tandis que nous nous livrions à ces tentatives infructueuses, et que, lentement, nous avançons, les yeux fixés sur la lisière de la forêt, nous surprîmes deux splendides léopards noirs. Ils se désaltéraient tranquillement à une petite source qui n'était pas distante de plus de quinze mètres. Ils nous virent au même moment, et il est inutile d'ajouter qu'ils disparurent immédiatement. Ces animaux sont à la fois très rares et très sauvages; c'était donc une occasion unique qui s'était présentée d'en photographier deux spécimens. Comme il était probable qu'elle ne se représenterait certainement pas, cette occasion perdue nous causa une très grande contrariété. Contrariété, d'ailleurs, d'autant plus vive que, si au lieu de

concentrer notre attention sur la forêt, nous avions un peu plus regardé devant nous, nous les aurions vus suffisamment à l'avance.

A la lisière des bois, se trouvait un couple de rhinocéros endormis au milieu de petits buissons. Pour des raisons que j'ignore, ces énormes animaux passent pour ne jamais se tenir dans les parties hautes des montagnes et pour élire domicile de préférence dans les plaines et les marécages herbeux; ce couple semblait pourtant se plaire beaucoup dans ce site élevé et boisé. Je les photographiai d'abord dans leur sommeil, puis éveillés et debout. Ils n'avaient pas tardé à nous



GAZELLE DE GRANT AU REPOS.

entendre, et ils descendirent rapidement, en grognant, la pente de la montagne.

Ces ascensions journalières avaient fini par nous sembler monotones et un peu fatigantes, aussi nous décidâmes de varier notre genre de poursuite. Quelques-uns de nos hommes avaient aperçu plusieurs lions; rien ne pouvait nous convenir davantage que de consacrer un jour à les rechercher. Nous battîmes

plusieurs lits de rivière où une herbe haute et épaisse formait des couverts splendides; mais en dehors d'un rhinocéros endormi, qui, à son réveil brusque, força par son attitude agressive nos hommes à une fuite précipitée, nous ne vîmes rien qui présentât un intérêt spécial. Au cours de cette journée nous allâmes jusqu'à la rivière Athi. C'est là que je devais rencontrer mon premier hippopotame. Trois de ces énormes animaux s'y trouvaient; ils nageaient presque tout le temps sous l'eau, ne venant à la surface que pour rejeter de l'eau et pour souffler avec bruit. Ils nous sentirent rapidement et disparurent au milieu d'une touffe de papyrus. Bien que celle-ci ne fût qu'à deux ou trois mètres de distance, ils y demeurèrent invisibles.

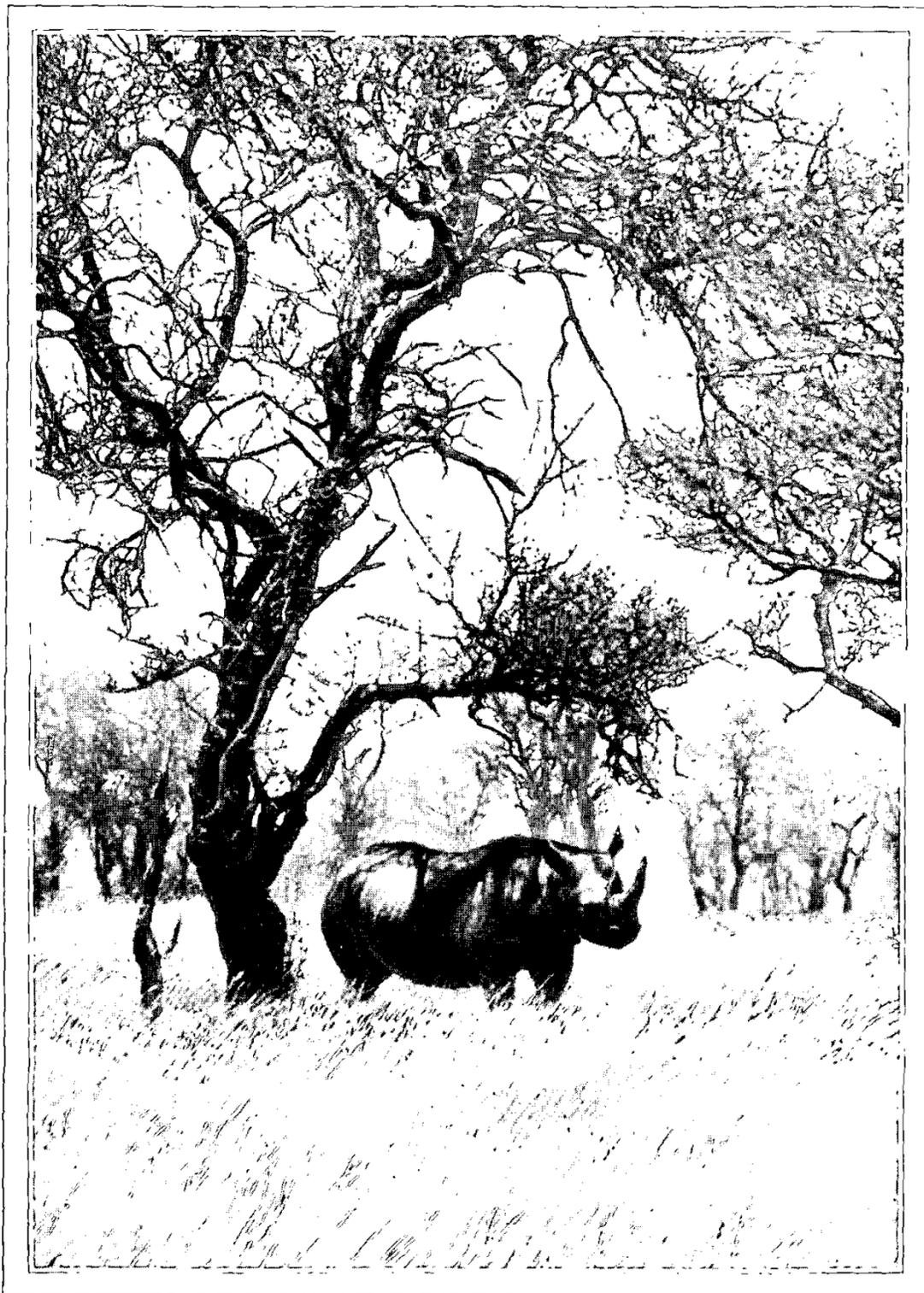
Le 5 mars, nous quittâmes donc le Donyo Sabuk, sans avoir eu l'occasion de photographier à nouveau les buffles. Nous prîmes la direction du sud-est. Cette région était fort desséchée et plus ou moins accidentée jusqu'à la rivière Athi. A partir de là elle devient semblable à un véritable parc, comme elle se présente si fréquemment dans l'Est africain anglais; elle était revêtue d'une herbe verte, courte et drue, sans broussaille, avec des arbres à épines couverts de fleurs blanches, qui nous rappelaient beaucoup les pommiers de nos pays du Nord en pleine floraison.

Les villages, composés de huttes basses, construites en chaume, appartenaient à la tribu des Wakambas, peuplade tranquille, qui trouve sa subsistance dans l'élevage de ses chèvres et de ses bœufs. Ils nous

reçurent de la façon la plus aimable, offrant du lait caillé à nos coolies et nous exprimant toute la joie qu'ils éprouvaient à recevoir une visite des hommes blancs. Les femmes étaient occupées, à notre arrivée, à vaner des graines toutes petites semblables à du millet et qui constituent avec du maïs et du lait un de leurs principaux aliments. Quant aux hommes, ils étaient pour la plupart en train de tresser de vastes corbeilles, de près de six pieds de diamètre, pour y emmagasiner leurs récoltes de grains.

Nous campâmes pendant la nuit sur les rives de la rivière Athi, d'où le lendemain matin, nous poursuivîmes notre chemin en suivant pendant plusieurs kilomètres le cours de la rivière. Puis nous tournâmes à l'est, pour entrer, presque immédiatement après, dans les plaines de Yata.

La pénurie de gibier nous désappointa. Quelques zèbres et quelques hartebeests ou impalas, un petit nombre d'autruches et un troupeau très restreint d'oryx de Patterson, voilà tout ce que nous vîmes pendant le premier jour. Cependant, il y avait de nombreuses traces d'animaux autour des trous d'eau près desquels nous établîmes notre campement, et, comme notre guide nous déclara qu'il n'était pas possible de trouver de l'eau avant six heures de marche, nous en conclûmes que les conditions étaient très favorables pour un excellent travail nocturne à la lumière artificielle. Les chambres noires furent donc installées en conséquence; mais, par suite de l'intervention malencontreuse des oiseaux de nuit, ce fut pour éprouver les mêmes



RHINOCÉROS SE PROMENANT DANS LA BROUSSE.

désillusions que précédemment. Cette dernière expérience nous fit abandonner définitivement cette méthode d'instantanés automatiques.

Il est nécessaire, surtout lorsqu'on opère avec les lions ou les autres animaux dangereux, de prendre quelques mesures de prudence. Pour le travail à la lumière artificielle, la meilleure est le boma d'épines bien construit. Les nôtres étaient constitués par de solides bouts de bois disposés en forme de voûte, que nous recouvrons ensuite de branches d'épines, excepté à l'entrée. Celle-ci était toujours laissée libre, car on pouvait craindre que les flammes éclairantes ne missent le feu aux herbes sèches, et par suite à nos propres abris. Sans doute ce défaut de fermeture pouvait nous exposer à être attaqués par des lions; mais nous avons le soin de réduire au minimum les dimensions du trou d'entrée et d'avoir toujours nos armes prêtes pour la moindre alerte. Jamais, dans ces conditions, nous ne nous sommes sentis manquer de sécurité.

Dès que le soleil fut couché, nous nous glissâmes dans notre abri. La nuit était splendide : à peine une légère brise. Un clair de lune magnifique, comme il n'y en a que sous les tropiques. L'astre inondait de sa lumière argentée toute la contrée. Pendant deux heures nous attendîmes sans résultat, dans une immobilité absolue. Vers neuf heures, des pas légers se firent entendre. Pendant longtemps il nous fut impossible de déterminer ce que c'était. A la fin les formes, d'abord imprécises, devinrent plus distinctes. C'était un petit troupeau d'hartebeests de Cook, animaux assez communs, mais dont la si grande proximité n'était pas sans nous causer une certaine émotion. Ils approchaient de plus en plus.

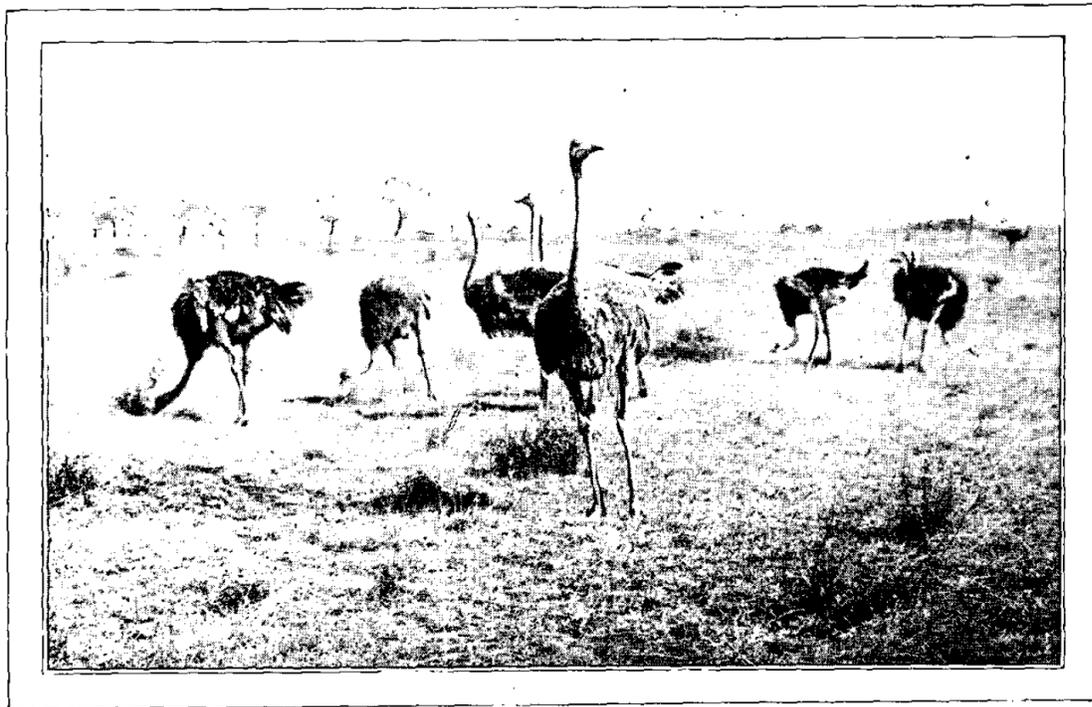
Bien qu'ils eussent certainement soif, ils ne se dirigèrent pas tout d'abord vers la mare. Ils n'avançaient qu'avec beaucoup de précautions, s'arrêtant au bout de quelques pas pour scruter avec la plus grande attention le voisinage du trou d'eau. Et cela dura près d'une heure, pendant laquelle je tenais dans ma main le bouton électrique, en proie à une crainte intense de voir les animaux disparaître à tout instant.

Cependant les résultats de ces investigations continuelles furent favorables, car les hartebeests finirent par aller droit au trou d'eau. Ils se groupèrent autour dans le champ des objectifs des deux appareils et commencèrent à boire tranquillement. Soudain sous la pression de mon doigt, un éclair illumina la scène; avant que les animaux eussent pu faire le moindre mouvement, ils étaient photographiés deux fois. Aveuglés par la lueur fulgurante, affolés par la déflagration dont le bruit sembla beaucoup plus fort dans le silence de la nuit, ils se sauvèrent dans le plus grand désordre. Inutile d'ajouter que notre satisfaction fut complète, étant donné que nous étions certains d'avance de la réussite de nos clichés.

Comme la nuit n'était qu'à son début, il y avait de grandes chances que d'autres animaux vinssent boire. Armés de nos fusils et de nos lampes, nous visitâmes les chambres noires et, après avoir rechargé châssis et lampes, nous regagnâmes notre boma. Nous n'attendîmes même pas une heure avant d'entendre de nouveaux pas. Cette fois, c'était un piétinement plus fort, qui faisait crier l'herbe. D'après ce bruit ce

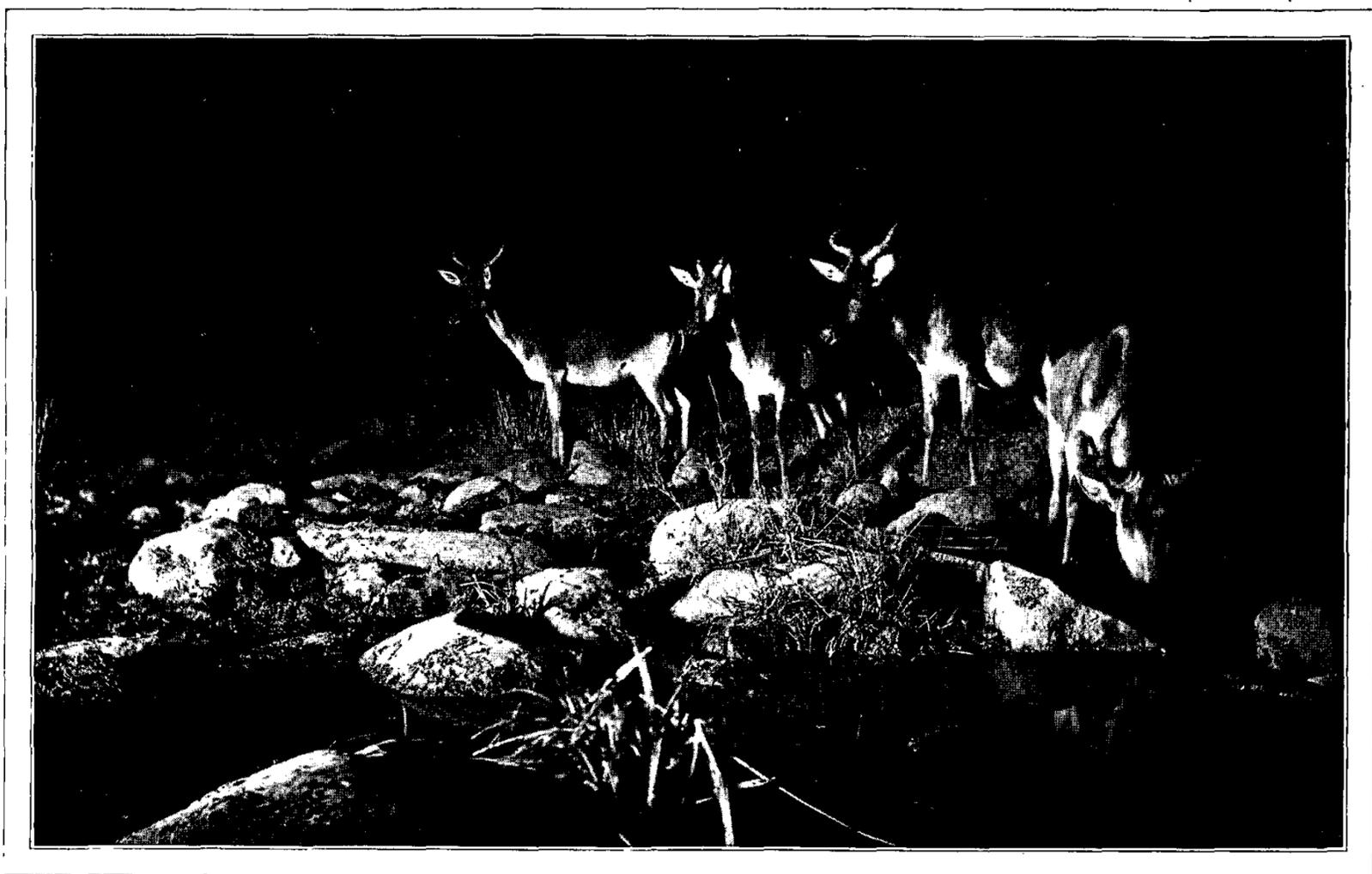
ne pouvait être que des zèbres et je n'avais à désirer qu'une chose, c'est que ce pronostic se réalisât, car je tenais particulièrement à une photographie de ces animaux à la lumière artificielle.

Nous n'eûmes d'ailleurs pas à nous impatienter; nous pûmes rapidement nous rendre compte que nous ne nous étions pas trompés : sans aucune hésitation d'abord, plus de 130 zèbres superbes débouchèrent de la colline qui s'élevait derrière nous, pour aller droit à la mare. Mais si nous avions trouvé les hartebeests fort prudents, les zèbres le furent encore davantage. Il nous était impossible de nous rendre compte de la cause



GRUPE D'AUTRUCHES DANS LES PLAINES DE YATA.

de leur si tenace appréhension; peut-être était-ce que les chambres noires étaient insuffisamment dissimulées ou que les animaux nous avaient sentis. Il était en effet peu probable que dans des conditions normales, ils missent près de quatre heures pour se décider à aller boire. Toujours est-il qu'après avoir entretenu chez nous une nervosité sans égale pendant ce temps, leurs soupçons semblèrent s'être



TROUPE D'HARTEBEESTS DE COOK VENANT SE DÉSALTÉRER (PHOTOGRAPHIE PRISE AU MAGNÉSIUM) (page 220).

précisés; leurs formes s'évanouirent subitement dans les lueurs incertaines de l'aurore, sans qu'ils eussent étanché leur soif.

La nuit suivante nous reprîmes notre poste. Les chambres noires avaient été cachées avec beaucoup plus de soin que la veille sous des roseaux qui ne permettaient vraiment pas aux animaux de les voir; l'allumage électrique avait été essayé, et tout nous avait paru en parfait état de fonctionnement et propre à nous assurer une excellente nuit sportive et photographique.

Vers minuit, ce fut d'abord un petit troupeau de zèbres, qui, après s'être promené et avoir examiné soigneusement les environs du trou d'eau, partit sans boire. Un peu plus tard, quelques hartebeests firent leur apparition. Au contraire de ceux de la nuit précédente ils prirent fort peu de précautions; et, après qu'un seul d'entre eux fut parti en éclaireur, ils s'approchèrent de la mare et firent comme lui; ils se mirent à boire. Le coup d'œil était magnifique; je pressai le bouton électrique. Mais, à ma violente désillusion, le magnésium ne s'enflamma pas et le bruit des obturateurs mit en fuite le troupeau.

Notre premier soin fut d'aller nous rendre compte de ce qui avait pu empêcher la lampe de fonctionner. Les essais préalables avaient été excellents; il nous était difficile de déterminer la cause de cet accident désagréable. Nous constatâmes que la lampe ne voulait pas s'allumer tant que les deux appareils photographiques étaient à la fois sur le circuit. Force nous fut de supprimer l'un d'eux.

Malheureusement le ciel s'était obscurci; la lune avait disparu et ses rayons avaient cessé d'éclairer le paysage. Environ une heure avant l'aube, alors qu'on ne pouvait plus rien distinguer autour de nous, nous entendîmes distinctement le bruit que fait un animal lorsqu'il lape. Ce ne pouvait être ni une antilope ni un zèbre qui boivent à la manière des chevaux, c'est-à-dire presque sans bruit. C'était peut-être une hyène, ou encore un lion — nous en avons entendu un rugir à plusieurs reprises dans la nuit, non loin de nous. La seule façon de nous en rendre compte était de photographier l'animal. Mais au moment où j'allais presser le bouton, je me rappelai, avec désespoir, que j'avais oublié de tirer le volet du châssis porte-plaque!... Sans doute, c'était un oubli inexorable; mais, lorsqu'on pense aux conditions défectueuses dans lesquelles j'avais opéré, dans la nuit, avec des lions rugissant aux alentours, la pensée toute concentrée sur le mauvais fonctionnement de l'allumage électrique, les nerfs surexcités, on comprend facilement qu'il ait pu se produire.

Un peu plus tard, alors qu'il faisait encore nuit, je parvins à photographier quatre hartebeests qui se présentèrent devant l'objectif sans la moindre hésitation. Nous passâmes ensuite plusieurs veillées nocturnes sans beaucoup de résultat; les animaux se montraient extrêmement méfiants.

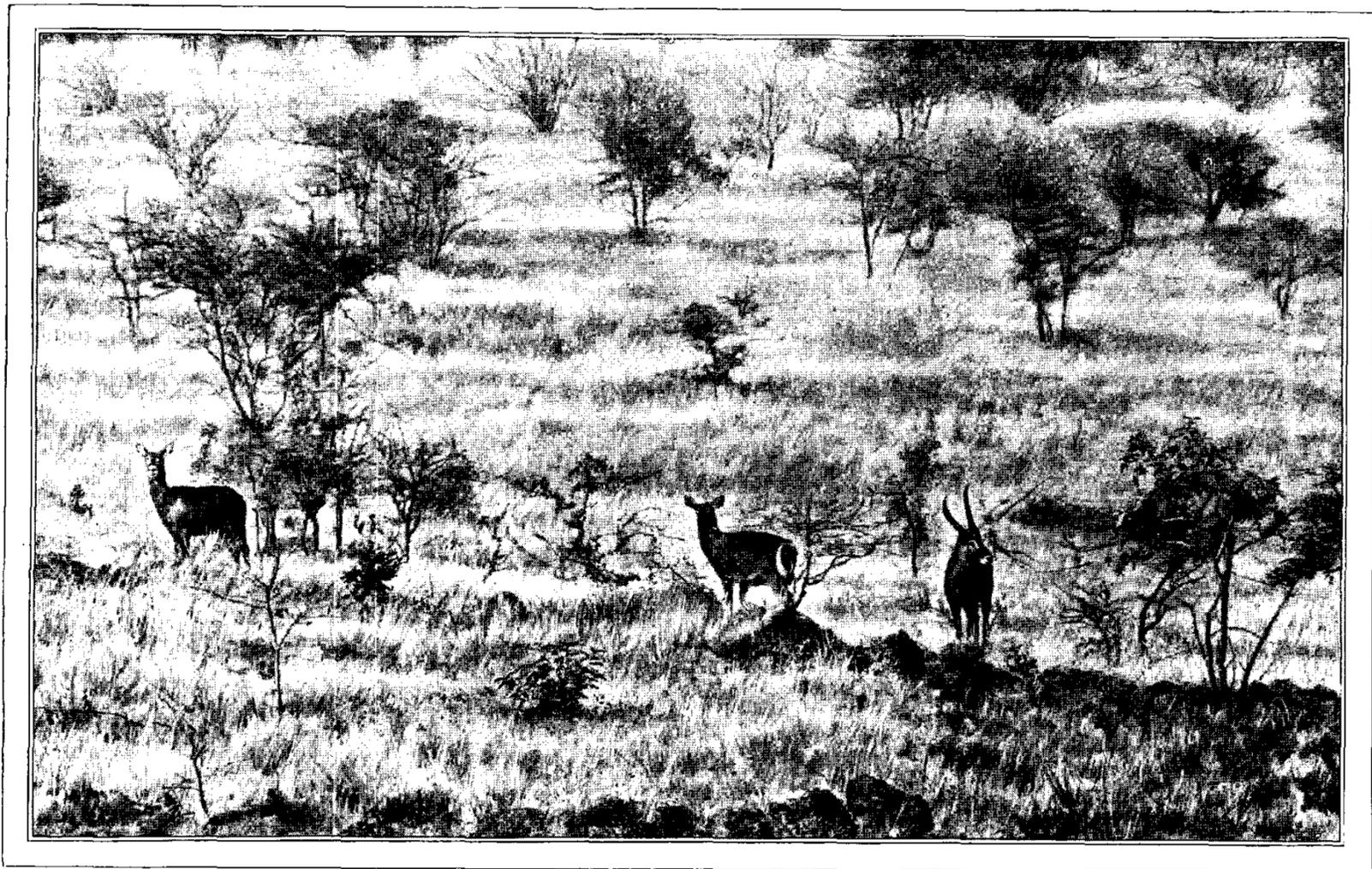
Une nuit cependant, tandis que nous surveillions l'approche prudente d'un petit troupeau d'hartebeests, nous le vîmes soudain disparaître avec la rapidité de l'éclair, au moment même où il arrivait au trou d'eau. C'était une hyène qui était la cause de cette fuite précipitée; elle s'était approchée aussi silencieusement qu'une ombre. Cette hyène, qui avait été la cause du brusque départ des hartebeests eut tellement peur elle-même qu'elle disparut presque aussitôt. Elle revint cependant au bout de quelques minutes, et je pus en prendre deux photographies simultanées. Sur l'une d'elles, on aperçoit nettement, dans le fond, le troupeau des hartebeests apeurés.

Nous fûmes quelque peu étonnés de ne recevoir la visite d'aucun lion. Nous avons la certitude qu'ils étaient nombreux dans le voisinage; chaque nuit nous les entendions rugir et les hommes de garde autour des feux en avaient aperçu à plusieurs reprises. Comme les lions boivent toujours après avoir mangé, cette abstention était absolument incompréhensible. On ne pouvait guère l'expliquer que par la présence d'eau dans d'autres endroits, ce qui était en contradiction avec les assurances que nous avait données notre guide.

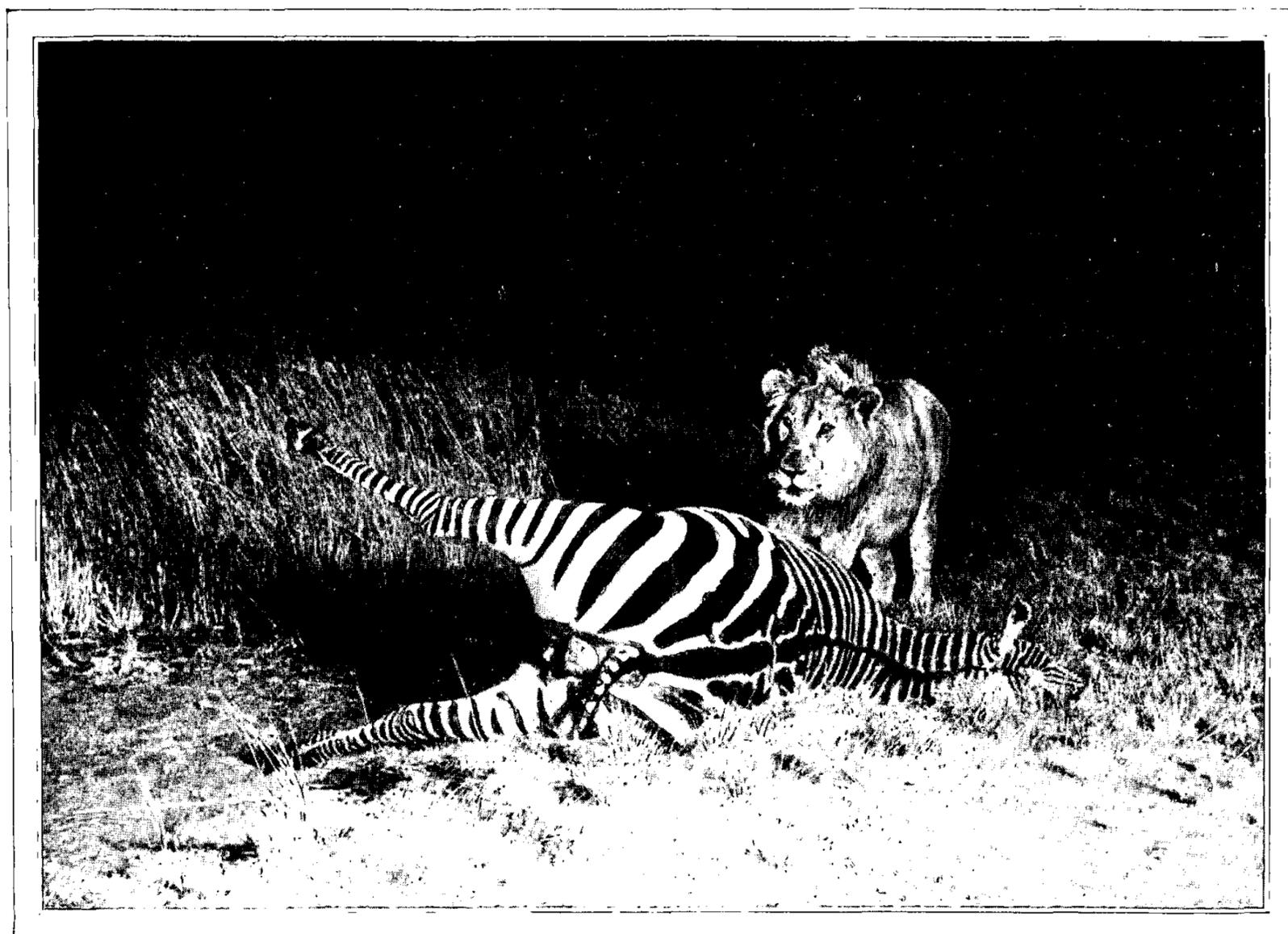
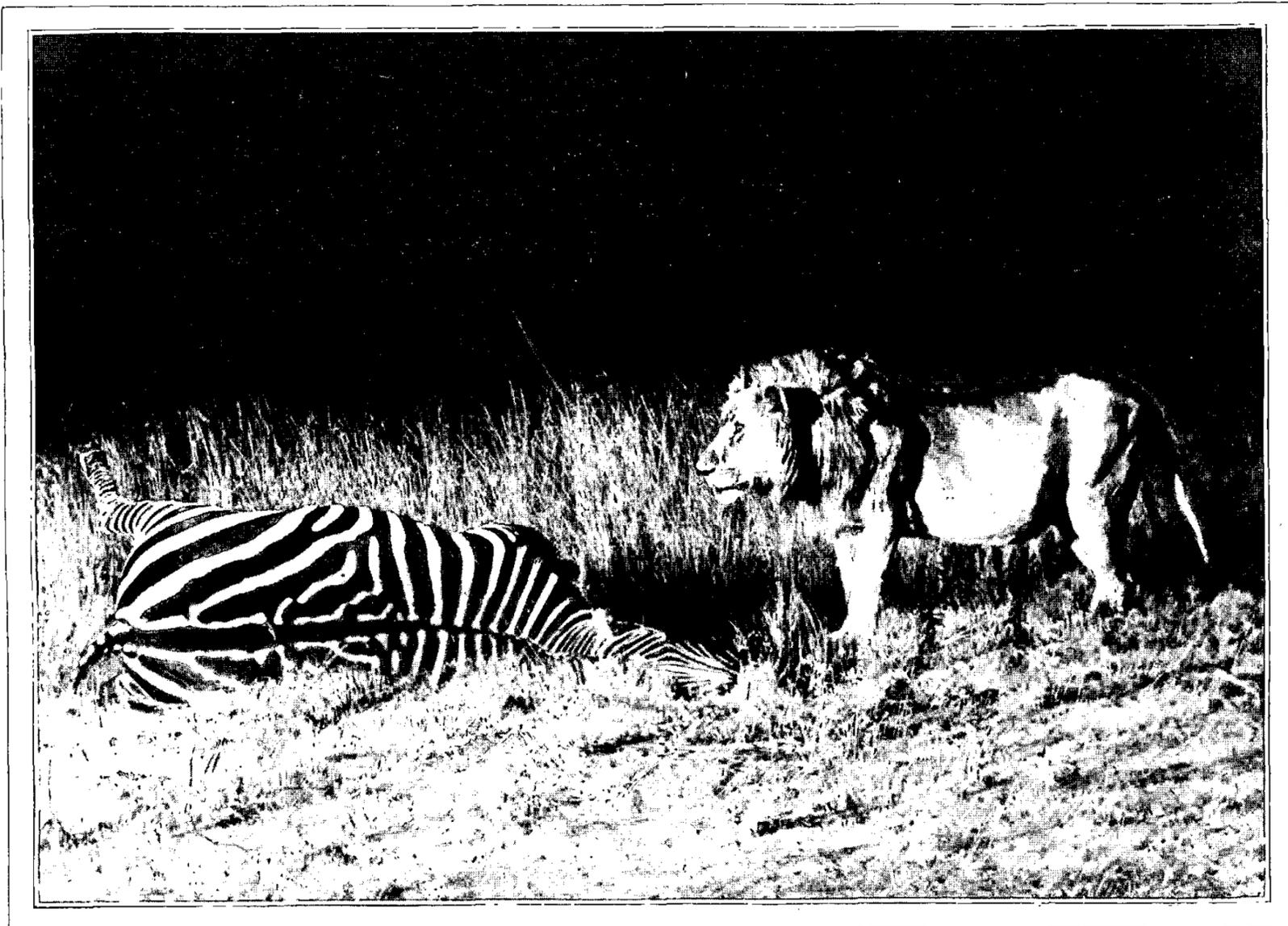
Or, un matin, tandis que nous prenions dans un sommeil profond le juste repos d'une nuit passée dehors, nous fûmes réveillés en sursaut par les cris de : « *Simba! Simba!* — un lion! un lion! » Les hommes qui avaient été envoyés chercher du bois, revenaient en poussant ces cris vers le camp; ils expliquèrent qu'ils avaient vu deux de ces énormes fauves dans un petit ravin peu éloigné. Sans attendre de plus amples explications, nous nous vêtîmes à la hâte, et, munis de nos armes et de nos chambres noires, nous nous lançâmes sans retard dans la direction indiquée. La plupart de nos hommes nous suivaient; car je leur avais promis une gratification s'ils parvenaient à me faire tuer ou photographier des lions. En outre, mon camarade et moi, nous désirions vivement avoir une peau de lion, et la pensée que ce désir allait peut-être se réaliser nous avait violemment excités.

Là où l'on nous avait dit avoir vu les lions, se trouvait un petit torrent à peu près desséché, dans le lit duquel s'étendait un épais massif de papyrus qui constituait, pour les fauves, un couvert de premier ordre. Mon compagnon gagna l'une des rives, tandis que je me mis à suivre l'autre, accompagné de mon porteur d'appareils. Nous étions décidés à faire sortir l'animal de sa retraite. Les hommes nous suivaient par derrière, en faisant le plus de bruit possible et en jetant des pierres dans les touffes de papyrus.

Au bout de quelques courts instants, on vit remuer quelque chose au milieu de ces dernières. Il n'y avait pas de doute à avoir : c'était un lion, et, à la distance où nous nous en trouvions, il n'y avait pas une seconde à perdre. Car, si l'animal se décidait à bondir vers nous, nous pouvions ne pas nous trouver très à l'aise. Les hommes, qui étaient dans un état d'excitation profonde, me suppliaient de tirer. D'ailleurs, il ne



LE WATERBUCK COMMUN, QUE MALGRÉ SON NOM ON TROUVE SOUVENT DANS LES RÉGIONS SANS EAU.



DEUX PHOTOGRAPHIES PRISES A 12 MÈTRES D'UN LION VENANT PRÈS DU CADAVRE DU ZÈBRE SERVANT D'APPAT (page 227).

fallait guère penser à la photographie. Je visai avec soin au milieu des herbes en mouvement et je fis feu; les papyrus cessèrent d'être agités et la détonation ne fut suivie d'aucun bruit.

Je commençais à m'en étonner à juste titre, lorsque j'entendis une sorte de craquement. Je fis feu de nouveau, bien que rien cette fois ne fût visible. Le bruit de la détonation s'était à peine éteint, qu'à notre vive surprise, nous vîmes surgir un tout jeune lionceau, qui s'élança vers mon compagnon. Ce fut une émotion générale. Tout le monde se mit à sa poursuite, et au bout de quelques instants, il était pris, non sans peine, car le petit animal était sauvage et robuste.

Nous voulions le conserver vivant, et tandis que plusieurs hommes associaient leurs efforts pour le ligoter solidement, j'eus la satisfaction quelque peu problématique de voir surgir, à une courte distance, un énorme lion à la crinière noire et une non moins énorme lionne. Ils avaient dû être certainement attirés par les grognements du lionceau qui pouvaient être entendus à plusieurs centaines de mètres à la ronde.

Bien entendu, nos hommes, obéissant à leur premier mouvement, s'étaient empressés de fuir, presque tous, avec beaucoup plus de hâte que de dignité; et nous restions seuls, occupés à maîtriser un lionceau, face à face avec les deux fauves qui nous observaient avec une attention soutenue. Il est facile de se faire une idée de l'état d'esprit dans lequel nous nous trouvions. Nous ne pouvions éviter une attaque; le tout était de savoir lequel de nous d'eux serait chargé de tirer. Le choix fut confié au hasard qui me désigna. Je me demandais ce qui serait préférable, soit de faire feu tout de suite, soit d'attendre que les deux lions fussent plus près, lorsque ceux-ci se chargèrent eux-mêmes de répondre à la question. Ils tournèrent le dos et disparurent d'une façon peu courageuse derrière la colline.

Comme nous avons toutes raisons de supposer qu'ils reviendraient bientôt, nous décidâmes de tirer parti d'un arbre qui se trouvait près de nous. Il constituerait un excellent observatoire, très confortable, tant pour photographier que pour tirer; pour photographier surtout, car, sur le sol, les herbes fort hautes empêchaient de voir un lion, surtout à une certaine distance. On plaça près de l'arbre le jeune lionceau encore en fureur, de façon que ses rugissements attirassent son père et sa mère dans le champ de nos objectifs.

Mon porteur était déjà dans les branches et je commençais à lui passer mon matériel, lorsque le lion à la crinière noire fit son apparition en compagnie de deux lionnes. Ils se trouvaient tous trois à environ deux cent cinquante mètres. J'étais précisément occupé à placer mon télé-objectif sur ma chambre noire pour les photographier à cette distance lorsqu'ils disparurent. Le bruit que faisaient mes hommes pour s'assurer une place sur les quelques arbres convenables de l'endroit les avait probablement effrayés. C'était un nouveau désappointement, qui fut immédiatement suivi d'un autre, car le jeune lionceau succomba à la fatigue que lui avait causée sa longue résistance.

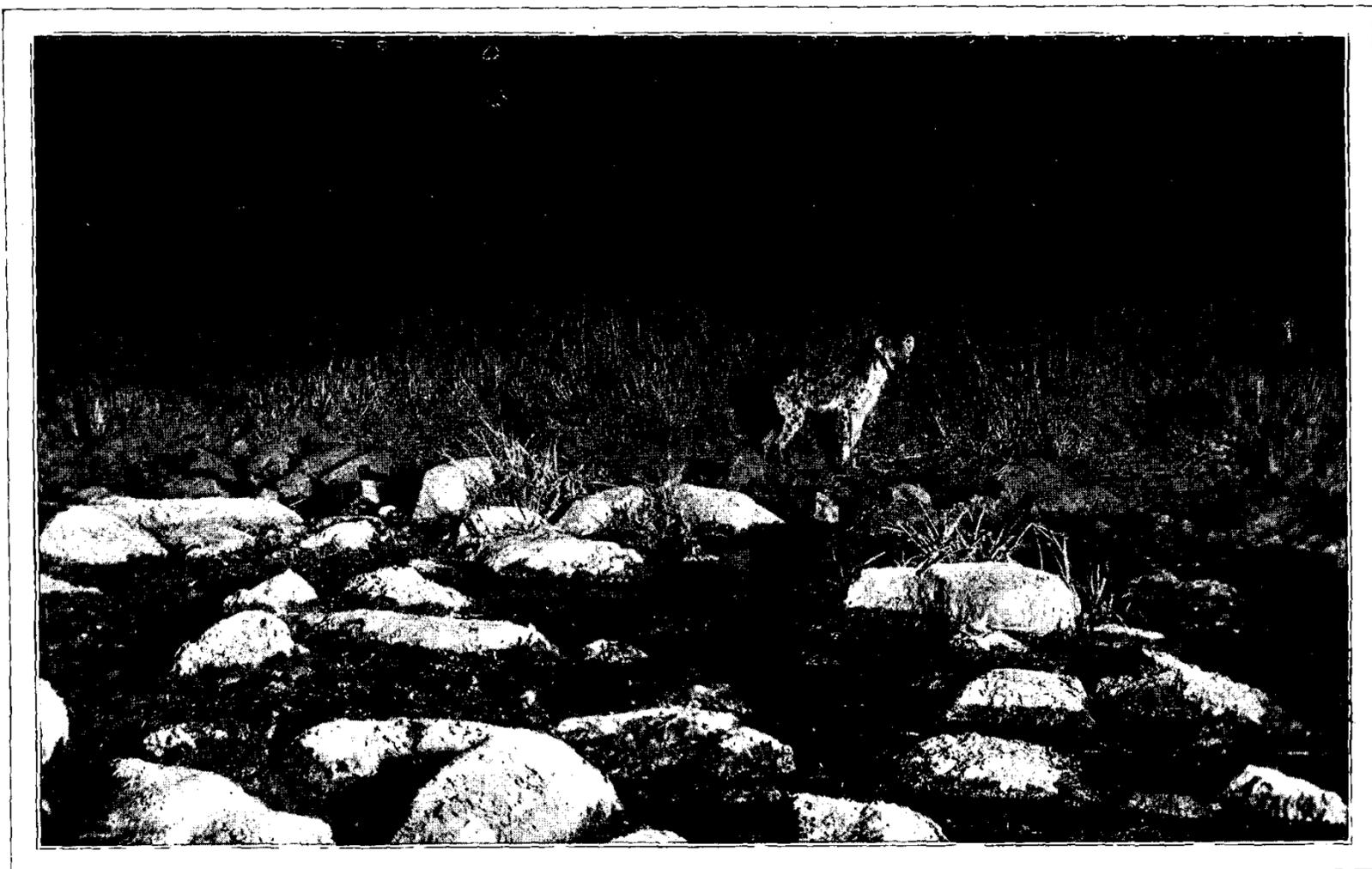
L'arbre sur lequel nous nous trouvions était à environ soixante-dix mètres de l'endroit où le lionceau avait été rencontré. Je pensai qu'il serait préférable de m'en rapprocher, et, avisant un arbuste épineux exactement planté là où j'avais visé et tiré auparavant, je partis seul m'y poster avec un appareil de photographie et un fusil. J'étais à peine à moitié chemin que mon camarade me cria : « Attention ! un lion ! »

Je ne peux pas dire si ce fut de la peur ou une émotion trop violente que je ressentis; mais je trouvai à cet instant que l'arbre était bien loin. Cependant je parvins à l'atteindre, et je n'avais pas complètement fini de me glisser entre les branches les plus basses que j'avais déjà le plaisir d'apercevoir mes deux lionnes, l'une à côté de l'autre, à soixante-quinze mètres à peine. Elles se touchaient si étroitement que d'une seule balle bien ajustée je les eusse transpercées toutes les deux. J'eus presque la tentation de le faire, mais la pensée que le mâle pouvait être derrière elles me rendit un peu plus prudent.

D'après les circonstances, il m'était donné d'estimer que j'avais une occasion de prendre tout d'abord une photographie, occasion qui ne détruisait pas la possibilité de faire ensuite usage de mes armes, et que, d'autre part, mon compagnon pouvait de son côté faire son affaire de l'une des lionnes, et même des deux. Pendant près de trois minutes, j'observai les splendides créatures, dans l'attente de voir surgir, tout d'un coup, le lion d'un épais buisson qui se trouvait juste derrière les deux femelles. De temps à autre, celles-ci tournaient la tête, ce qui me semblait indiquer que le fauve allait se montrer. C'était vraiment impressionnant; je n'en souhaitais pas moins cependant que ce buisson n'existât pas et que je fusse, pour ma part, un peu plus haut au-dessus du sol et appuyé sur des branches un peu moins tremblantes. Cinq pieds me semblaient en effet une altitude bien petite.

Cependant, je tenais mon appareil braqué sur les lionnes et j'avais mon doigt prêt à appuyer sur le ressort de l'obturateur, guettant l'apparition du fauve. Soudain les lionnes firent demi-tour et en quelques bonds furent rapidement hors de vue. Je sus après qu'un de nos hommes, qui ignorait notre chasse aux lions, était allé chercher du miel et qu'il s'était trouvé, sans s'en douter sur le moment, entre le lion et les deux lionnes. Et sa présence seule avait suffi pour les faire fuir!

Le reste de l'après-midi fut fort calme. Nous constatâmes que mes coups de feu avaient tué deux autres jeunes lionceaux. C'était d'ailleurs fort regrettable, car, s'ils avaient été vivants, les lions seraient certai-



LA HYÈNE A FAIT FUIR LES HARTEBEESTS QU'ON DISTINGUE AU DERNIER PLAN (page 222).

nement revenus pour leur apporter de la nourriture et nous auraient fourni l'occasion de quelques excellentes photographies.

Le lendemain, nous construisîmes un 'boma' sur un point qui dominait le trou d'eau où nous avons entendu boire les lions. Nous y passâmes une nuit inutile; les fauves ne daignèrent pas venir; la seule visite que nous reçûmes fut celle d'une hyène, qui n'eut pas longtemps à attendre pour être photographiée. Dès lors, d'ailleurs, nous ne vîmes plus aucun lion.

A Nairobi, on nous avait dit que nous trouverions dans les plaines de Yata beaucoup de rhinocéros. Évidemment, nous devons être à la mauvaise saison, car nous n'en avons encore vu aucun. J'avais même abandonné l'idée d'en rencontrer, lorsqu'à ma vive surprise, nous faillîmes tomber sur le dos d'un de ces énormes animaux, qui était plongé à l'ombre d'un arbre, dans une sorte de sommeil léthargique. Heureusement nous marchions contre le vent et notre présence ne lui fut pas révélée. Certainement la circonstance était très favorable pour un excellent cliché. J'échangeai donc ma carabine contre une chambre noire; je recommandai à mes hommes de se tenir tout près de moi dans le cas d'une attaque soudaine de l'animal, afin qu'ils pussent me passer mes armes sur-le-champ, et nous nous dirigeâmes tout doucement vers lui. La bête était cependant devenue légèrement inquiète. Mais elle ne l'était certainement pas autant que nous, lorsque nous découvrîmes près d'elle et un peu en dessous quatre autres rhinocéros¹. Nous n'avions avec nous qu'une carabine du calibre 275, ce qui n'était guère suffisant pour arrêter une charge des cinq animaux, s'il leur plaisait de fondre sur nous.

Tandis que je réfléchissais à ce que je devais faire en la circonstance, le premier rhinocéros, fort désagréablement tiré de sa quiétude, se leva pour aller prévenir ses amis endormis qu'un danger les menaçait. Ils furent bientôt debout à leur tour et ils semblèrent discuter, nez à nez, ce qu'ils devaient faire. Ils durent convenir d'une ligne de conduite, car l'un d'eux, le plus gros, se sépara de leur groupe pour opérer une reconnaissance dans notre direction. Bien que ses cornes n'eussent pas d'énormes dimensions, c'était peut-être le plus beau rhinocéros que j'eusse encore vu. Son cuir était splendide, très propre, sans cicatrices, ni croûtes de boue.

Par bonheur, au lieu de venir droit sur nous, il se dirigea de côté, si bien qu'il se présenta de profil à mon appareil. J'enregistrai une première fois son image, à moins de quarante mètres. Le bruit de l'obtura-

1. Cette aventure contredit ce qu'a écrit un chasseur bien connu, à savoir que l'on ne rencontre jamais plus de quatre rhinocéros à la fois. (Note de l'auteur.)

teur le fit s'arrêter, mais il reprit bientôt sa marche pour s'arrêter à nouveau au bout de quelques pas. Je choisis ce moment pour le photographier une seconde fois. Le renouvellement du déclat de l'obturateur l'émut pourtant, et, ayant reconnu la direction d'où venait ce bruit, il avança droit sur moi. Je confesse que je n'étais pas très rassuré et que je jetais vers lui des regards nombreux et inquiets, tandis que je changeais les plaques de mes châssis.

S'il se mettait en colère, il était fort probable que les autres l'imitaient; aussi, dès que j'eus pris encore un cliché, je gagnai le plus rapidement possible un arbre voisin qui me semblait constituer un abri excellent. Une fois hissé dans ses branches, je me sentis légèrement plus à l'aise et j'enlevai mon télé-objectif pour le remplacer par un objectif plus rapide. Nous restâmes ainsi face à face pendant plusieurs minutes. Mais comme je trouvais cette situation dépourvue d'intérêt, je descendis de mon arbre pour essayer de me rapprocher de mon pachyderme. Il m'y autorisa jusqu'à environ vingt-cinq mètres; mais une proximité plus grande sembla lui déplaire fortement; car il me tourna le dos, et, ayant rejoint ses compagnons, disparut avec eux au petit trot. Je restai stupide et surpris à la fois.

Il ne fallait guère penser à obtenir des résultats plus satisfaisants dans le voisinage des trous d'eau. D'autre part nous avions hâte de poursuivre notre voyage vers le nord avant la saison des pluies. En conséquence nous décidâmes de quitter les plaines de Yata et de gagner les rivières Thana et Thika. On nous y avait fait entrevoir une grande quantité d'animaux les plus variés.

Le 15 mars, le camp fut levé et l'endroit où la rivière Thika traverse Boulder Hill fut pris comme point de direction. Un peu après midi, nous nous heurtâmes à un énorme rhinocéros, étalé au centre d'une sorte de clairière qui avait certainement dû servir de place de repos à des hartebeests; car il n'y avait plus trace de végétation. Tout autour s'élevaient un grand nombre d'arbres qui encadraient magnifiquement l'animal. On ne pouvait guère trouver un plus beau sujet de photographie, d'autant plus que, contrairement à ce qu'il arrive d'ordinaire, ce rhinocéros superbe n'avait autour de lui aucune plante qui empêchât de le prendre en entier sur la plaque.

Mon compagnon avait été chargé du fusil de gros calibre; je confiai mon mauser à mon porteur de chambre noire, qui se tenait tout près de moi. J'avais fixé toute mon attention sur mon pachyderme — qui certainement nous avait déjà entendus — et je n'avais pas remarqué la présence de deux Ascaris qui nous avaient suivis. Pensant que le rhinocéros n'allait pas tarder à se lever, je m'étais approché pour prendre mon cliché, lorsque la bête, se mettant debout brusquement, fonda sur moi. Je n'avais jamais eu une pareille occasion de photographier un rhinocéros à l'attaque et, placé près d'un arbre, je pouvais en sécurité attendre qu'il fût tout près de moi. Je tournai donc mon appareil vers lui et visai tranquillement. Il n'était plus qu'à dix mètres; j'appuyais déjà sur le ressort de l'obturateur. Tout à coup un feu de salve éclata à ma droite et la bête tomba foudroyée. Les deux Ascaris, le porteur de chambre noire, mon compagnon, tous avaient perdu la tête et tiré en même temps.

Ce fut même un miracle que, me trouvant entre eux et le rhinocéros, je n'eusse pas été victime de leur



SURPRIS DE NOUS VOIR SI PRÈS D'EUX...

manque de sang-froid et de leur précipitation. Je ne leur cachai pas d'ailleurs ma façon de penser; mais l'expression de mon indignation ne pouvait guère rendre la vie au rhinocéros et suppléer à la perte de mon cliché rêvé. Quant aux deux Ascaris, je les menaçai des foudres de la loi, si jamais ils recommençaient à tirer avant d'en avoir reçu l'ordre.

Nous campâmes pendant la nuit sur les bords de la Thika. Notre étape suivante se déroula dans un pays d'une sécheresse absolue. Il y avait, en quelques endroits, du gibier en assez grande quantité, surtout des waterbucks. Nous rencontrâmes aussi un troupeau de quinze girafes. Mais il me fut impossible de m'en approcher suffisamment pour les photographier. Je fus surpris par l'absence absolue d'hartebeests.

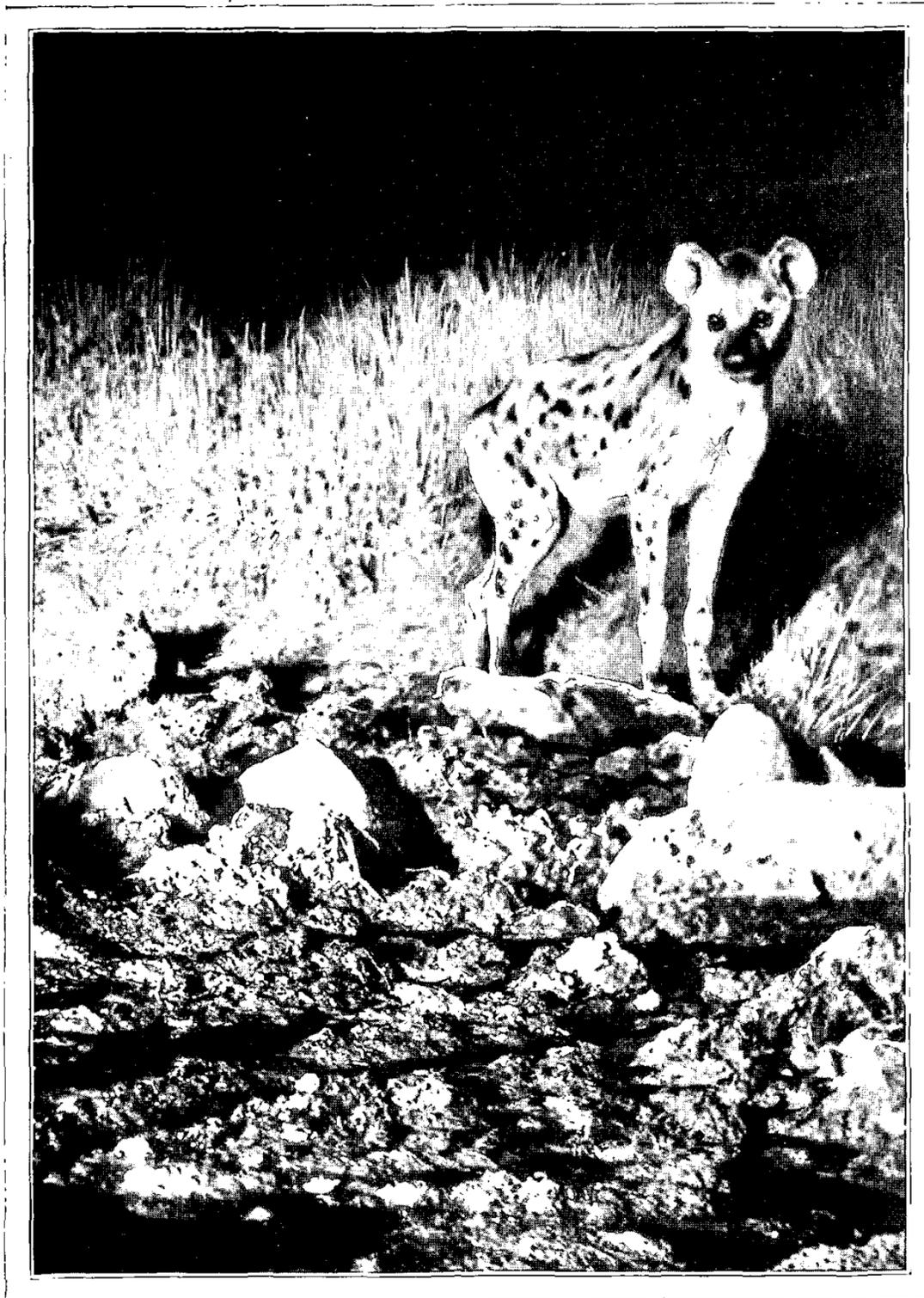
Les rugissements des lions donnèrent de l'intérêt à la nuit qui suivit cette journée. On les entendait dans toutes les directions, à ma grande satisfaction d'ailleurs; car, de tous les animaux de l'Afrique orientale, c'était celui que je désirais le plus photographier, et cette musique spéciale m'indiquait que, dans le voisinage même, j'en aurais certainement l'occasion.

Le lendemain, nous construisîmes un boma¹ avec des arbustes épineux, à une douzaine de mètres du cadavre d'un zèbre fraîchement tué. A proximité, furent disposées deux chambres noires et la lampe. Quand la nuit fut venue, nous nous introduisîmes dans notre cachette, le cœur plein d'espoir. Mais rien ne vint, hélas! interrompre la monotonie de notre

longue attente, si ce n'est des rugissements de lions, qui, à certains moments, se faisaient entendre de très près et qui n'étaient pas sans nous causer quelque émotion.

La nuit suivante, nous étions moins confiants par suite de notre échec de la veille. Et pourtant les circonstances semblaient être des plus favorables. Il n'y avait pas de lune, et les nuages étant gros et bas l'obscurité était intense. C'était donc la nuit rêvée pour rencontrer les lions, si l'on en croit l'opinion populaire. C'est moi qui pris le premier la faction; je m'étendis par terre de façon à voir autant que possible les animaux se profiler sur le ciel, s'il en venait. Le vent était faible; j'étais donc en droit d'espérer que j'entendrais le moindre bruit.

Il y avait environ deux heures que j'écarquillais les yeux et tendais les oreilles, lorsque tout à coup, à mon grand étonnement, un énorme lion se dressa, à douze mètres devant moi, debout près de la dépouille du zèbre, sans que je l'eusse entendu venir. Je fus aussitôt en proie à une émotion inexprimable. Autant que je pouvais m'en rendre compte, le fauve nous regardait et c'est avec des précautions infinies que je me tournai vers mon camarade pour lui murmurer aussi bas que possible le mot: « lion ». Heureusement il



UNE HYÈNE MOUCHETÉE VENANT BOIRE (page 222).

1. On appelle *boma* un abri fait de branchages, de bois et d'arbustes armés de fortes épines.

s'éveilla sans faire de bruit et, s'appuyant doucement au-dessus de moi, il put jeter un regard sur l'animal. Son émotion, comme bien on pense, n'était pas moindre que la mienne.

J'éprouvais une certaine crainte à produire l'éclair, car, que ferions-nous si le lion nous attaquait? Après la clarté lumineuse, on reste en effet comme aveuglé pendant quelques minutes, et il pouvait se jeter sur nous, sans que nous en fussions avertis ou tout au moins trop tard pour pouvoir faire usage de nos armes. Finalement nous décidâmes que nous ferions feu sur lui, tous les deux, au moment où je presserais sur le bouton électrique. Cependant le lion s'était saisi du zèbre et l'avait retourné sans le moindre effort. Dans la crainte qu'il prit sa proie pour l'emporter en dehors du champ des objectifs de nos chambres noires, nous visâmes et fimes feu. Les deux détonations éclatèrent en même temps que le magnésium explosait avec bruit et illuminait la scène.

Le lion avait-il été blessé? Il nous était impossible de nous en rendre compte. Par contre, s'étant éloigné à peut-être une centaine de mètres, il se mit à rugir d'une façon inquiétante. Peu de temps après, sa femelle se joignait à lui, et, à eux deux, ils poussèrent d'effroyables rugissements. A certains moments, ils s'éloignaient pour revenir à environ 100 ou 150 mètres de nous, ce qui nous faisait craindre une attaque chaque fois qu'ils se rapprochaient. Nous étions persuadés que les deux fauves savaient où nous étions et que l'un d'eux était blessé. C'est ce qui explique le peu d'enthousiasme que nous éprouvâmes à nous glisser hors de notre boma pour aller recharger nos appareils et notre lampe. Ce fut un moment fort désagréable et je ne me sentis à l'aise que lorsque je fus de retour dans mon abri d'épines, prêt à photographier, si je le pouvais, quelque nouveau visiteur ou à me défendre si j'étais attaqué.

Un peu plus tard les lions furent, croyons-nous, au moins quatre dans notre voisinage immédiat. Il nous était fort difficile de nous en assurer; mais le fait que nous entendions des rugissements dans quatre directions différentes nous le faisait penser. Pourtant aucun ne vint à proximité des chambres noires, et nous dûmes nous contenter des deux poses qui avaient été prises simultanément.

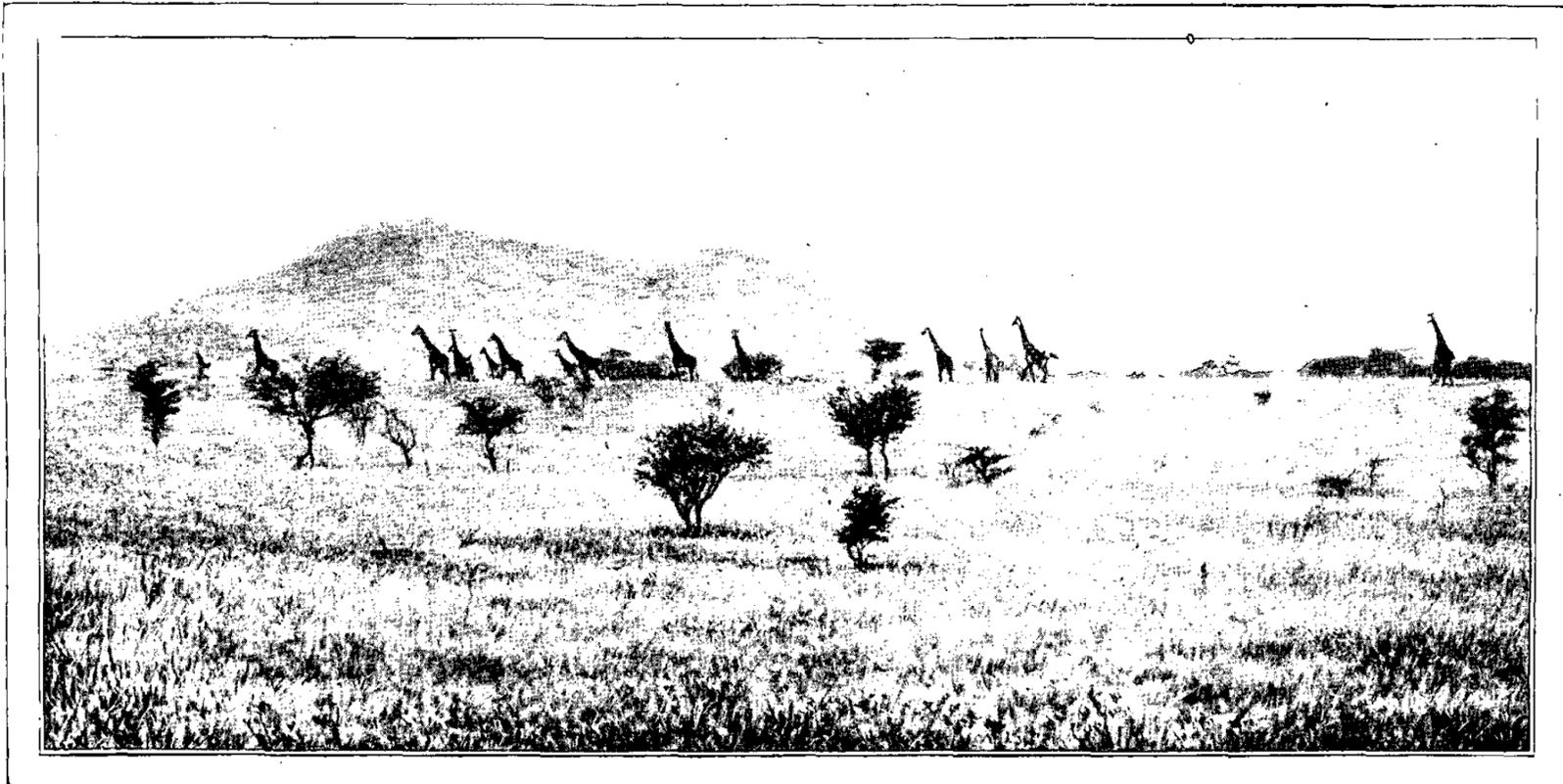
C'est avec une impatience compréhensible que nous attendimes le premier rayon du jour. J'avais hâte de développer mes clichés. Ils me procurèrent d'ailleurs une heureuse surprise; car tous les deux, très réussis, me donnaient les photographies d'un lion de belle stature prises à une dizaine de mètres. Ce sont celles qui sont reproduites au milieu de cette livraison et qui montrent le « roi » des animaux près du zèbre mort.

(A suivre.)

Traduit et adapté par M. ÉMILE DUPUY.



UN RHINOCÉROS PRENANT LE VENT POUR NOUS FLAIRER.



GROUPE DE GIRAFES A LA JONCTION DE LA THIKA ET DE LA TANA.

LES FAUVES D'AFRIQUE PHOTOGRAPHIÉS CHEZ EUX¹

PAR M. A. RADCLYFFE DUGMORE

Traduit et adapté par M. Émile Dupuy

III. — Nouvelles visites de lions pendant la nuit. — De la nécessité pour un photographe de fauves de ne pas se séparer de ses armes pendant le jour, même à proximité d'un camp. — Départ pour la rivière Thika. — Rencontre d'un troupeau de vingt-huit girafes. — La mare aux hippopotames. — Une moisson de beaux clichés. — Je photographie des crocodiles. — En route pour Meru.



ANTILOPE PRÈS DE LA RIVIÈRE THIKA.

LES photographies que je venais de prendre sur des lions encourageaient nos efforts. Aussi la nuit suivante nous étions de nouveau en position dans notre boma. La proximité du cadavre de zèbre qui servait d'appât n'avait rien d'agréable, surtout lorsque le vent chassait vers nous l'odeur épouvantable qui s'en dégageait. Nous craignons que des lions dédaignassent une pareille proie; nous savions bien que les hyènes et les chacals préfèrent la viande putréfiée à la viande fraîche, mais on nous avait dit que les lions avaient un goût plus relevé et qu'ils avaient peu d'estime, la plupart du temps, pour les corps des animaux qu'ils n'avaient pas tués eux-mêmes. Sur ce point nous sommes en mesure, par notre propre expérience, de rassurer ceux qui veulent chasser le lion. C'est un fait certain que ce fauve préfère ses propres victimes fraîches ou déjà en état de putréfaction, mais c'est un fait aussi certain qu'il ne refuse pas de dévorer les animaux tués par la main de l'homme.

Il est cependant intéressant de signaler qu'il a une préférence marquée pour la chair de certaines bêtes, par exemple du zèbre et du rhinocéros, et surtout du buffle qui constitue sa nourriture favorite, et qu'il a de la répulsion pour celle de l'hartebeest. Quant aux heures de ses repas, elles sont irrégulières et difficiles à fixer. La nuit,

surtout dans sa première partie, lui semble plus convenable que le jour pour prendre sa nourriture.

Comme précédemment, je pris la première faction, et comme précédemment aussi, je m'étendis de tout mon long sur le sol. Il était fort difficile de distinguer quoi que ce fût dans l'obscurité. J'étais en train de me demander si une masse sombre qui se trouvait à quelque distance était un buisson ou un animal, lorsque j'entendis du bruit près du zèbre.

A l'aide de mes lunettes de nuit je finis par distinguer les formes d'une hyène et de deux chacals qui

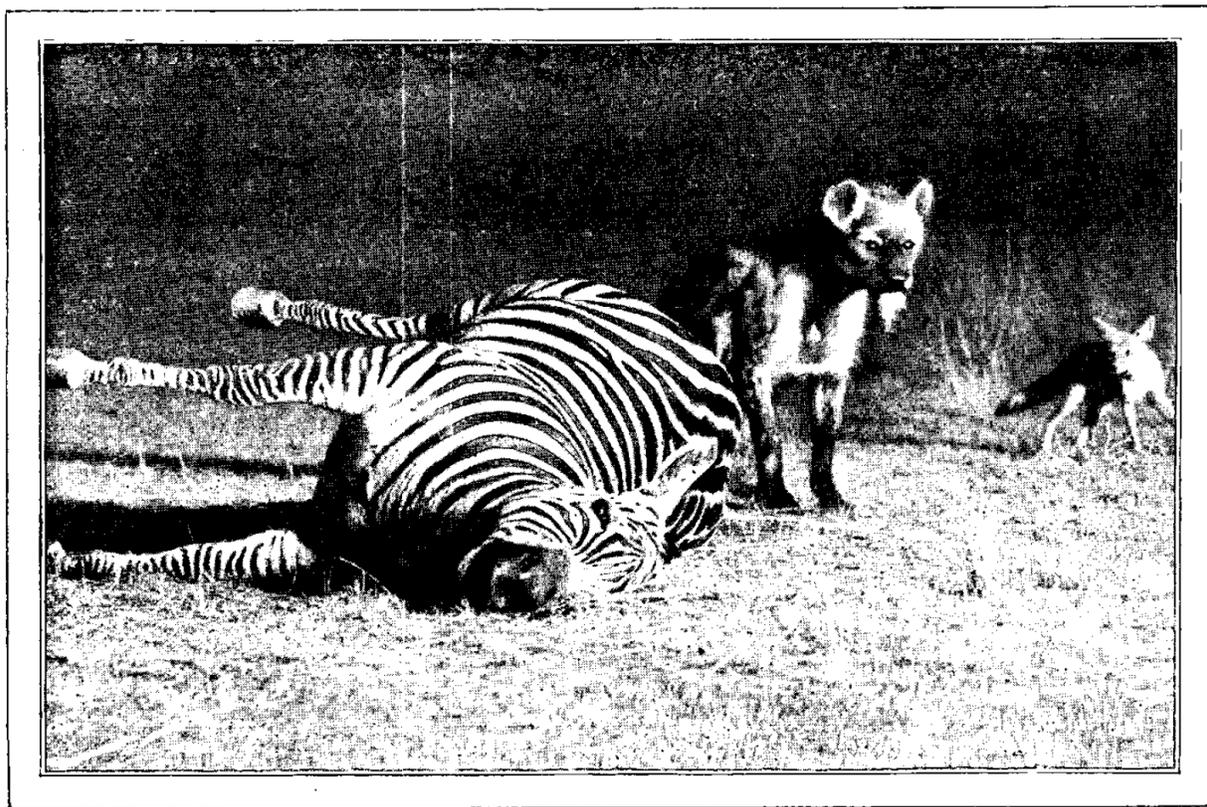
1. *Suite. Voyez pages 205 et 217.*

rôdaient autour. Pendant une demi-heure les trois bêtes, qui nous avaient probablement sentis, n'osèrent pas commencer leur repas; puis elles disparurent soudain. Cela nous donna à penser qu'il y avait un lion dans le voisinage, qu'elles s'en étaient aperçues et qu'elles se souciaient peu de disputer au puissant roi des fauves les restes du zèbre.

Cependant le temps passait, et je commençais à douter de l'exactitude de mes conjectures, lorsque, surpris par un bruit mat et violent, je vis pour ainsi dire deux lions tomber sur le cadavre de l'animal. Selon toute évidence, ils s'étaient dirigés vers lui, comme s'il se fût agi d'un être vivant, ils avaient rampé si bas sur le sol que leurs silhouettes n'avaient pu se détacher sur le ciel, et enfin leur bond avait été si rapide que je n'avais pas eu le temps de le voir. La marche de ces deux puissantes bêtes, à travers les herbes desséchées, avait été si furtive et silencieuse, que je ne pus m'empêcher de penser à la facilité avec laquelle les lions savaient suivre un homme à la piste et se jeter sur lui, si alerte fût-il. Mon respect pour eux n'en fut qu'augmenté considérablement. Le premier bruit que j'avais entendu avait été celui de la chute des lions sur la carcasse gonflée par les gaz; le second fut le craquement de la peau qu'ils déchiraient pour avoir la chair. C'était un spectacle qui ne manquait pas d'intérêt, ni même d'une certaine grandeur, et je réveillai doucement mon camarade pour qu'il pût en avoir sa part, et, un peu, également, pour qu'il se mit sur ses gardes.

Nous convinmes de faire comme la première fois, c'est-à-dire de tirer au moment de l'éclair de magnésium. Ce n'était pas chose commode que de viser; nos guidons étaient invisibles dans l'obscurité qui était profonde. En outre, les lions ne cessaient d'être en mouvement autour de la carcasse du zèbre qu'ils secouaient comme une plume. A la fin, nous fûmes prêts à tirer, et au signal convenu, nous fîmes feu. La poudre éclairante ne s'enflamma pas! Et les lions disparurent... A quoi pouvait tenir ce déplorable contretemps? Il nous était impossible de le déterminer, car le dispositif d'allumage avait été vérifié et essayé auparavant. L'échec nous plongea dans un profond découragement; il nous sembla en effet absolument impossible que des circonstances aussi favorables se représentassent une seconde fois.

Nous discussions la chose à haute voix, et, malgré l'avis contraire de mon compagnon, je me disposais à aller vérifier mes chambres noires, lorsqu'il me saisit par le bras et me montra une masse sombre qui se mouvait à moins de 25 mètres devant nous. Était-ce en réalité l'un des lions qui revenait? Si oui, il y avait des chances que ce fût pour nous. Il ne nous semblait guère possible en effet que ce fût pour chercher une proie qu'il revenait là où il avait essuyé des coups de feu quelques minutes auparavant. Je tournai mes lunettes vers la masse sombre qui s'avancait et tous mes doutes s'évanouirent. C'était bien le lion, et je tressaillis à la pensée que j'avais été sur le point de commettre la folie de sortir de notre boma.



DANS LA NUIT, PRÈS DU ZÈBRE MORT, VIENNENT UNE HYÈNE ET UN CHACAL (page 229).

Nous fûmes un peu rassurés en le voyant se diriger vers le zèbre au lieu de venir droit sur nous, comme nous l'avions craint. Malheureusement l'usage de nos chambres noires nous était interdit; il ne nous restait que celui de nos armes. Dès que le lion eut atteint le zèbre il ne bougea plus. Nous visâmes avec le plus grand soin et nous fîmes feu, moi avec le mauser calibre 275, et mon compagnon avec son 450 à cordite. Le bruit des détonations fut assourdissant. Un silence — un silence intense et angoissant —

leur succéda. Si nous avions atteint le lion, nous aurions dû entendre ses rugissements de douleur; si nous l'avions manqué, nous aurions dû l'entendre battre en retraite, puisqu'il ne s'était pas précipité sur nous.

Nous attendîmes plusieurs minutes sans arriver à préciser la situation. Elle finit par nous inquiéter tellement que nous nous décidâmes à sortir du boma armés de lampes et de fusils. Ce n'était guère prudent



CROCODILE ET HIPPOPOTAMES. L'OISEAU PLACÉ SUR LE DOS DE CEUX-CI MANGE LES PARASITES QUI VIVENT SUR LEUR PEAU.

dans le cas où le lion eût été simplement blessé, d'autant plus que, selon toute probabilité, sa femelle ne pouvait pas être loin. Mais l'excitation du moment nous avait fait oublier toute prudence, et bien que notre sortie du boma ne s'effectuât qu'avec beaucoup de crainte et d'appréhension, ce n'est qu'après un assez long délai, que nous nous rendîmes un compte exact de notre témérité.

Les chambres noires, d'abord, furent examinées, et la cause de notre échec établie : l'un des fils électriques s'était détaché, probablement au moment où nous placions les épines autour de nos appareils. Cela fait, nous jugeâmes qu'il serait intéressant de voir dans quelle direction notre fauve avait si mystérieusement disparu. Les faisceaux lumineux de nos lampes furent dirigés sur l'endroit où se trouvait la carcasse du zèbre. Le lion était étendu, mort. La petite balle du calibre 275 avait pénétré dans son crâne, entre les deux yeux, et la bête énorme avait été foudroyée. Ce fut avec la plus grande difficulté que nous parvînmes à éloigner du zèbre son cadavre; un lion ne pèse pas loin de 250 kilos. Les rugissements d'un de ses semblables interrompirent l'examen que nous en faisons. C'était probablement sa femelle. Nous regagnâmes sans perdre une seconde notre boma; nous ne tenions pas du tout à nous rencontrer avec une lionne qui venait de perdre son seigneur et maître. Nous étions navrés d'avoir éprouvé un échec dans notre opération photographique; mais la possession de la peau du fauve nous consolait quelque peu.

Nos quatre nuits d'affût consécutives nous avaient exténués; aussi celle qui suivit fut-elle consacrée à un repos complet et mérité. Les chambres noires furent munies d'un dispositif automatique pour le cas d'une visite de fauves. Mais il n'y eut pas de visiteurs. Nous attribuâmes cette abstention au peu de goût qu'ont les animaux pour la chair du lion, surtout quand elle est fraîche; ce fut le cas pour la carcasse du fauve, que nous avions laissée sur place. Les oiseaux, eux, dont l'odorat est beaucoup moins développé, n'éprouvent pas la même répulsion.

La nuit suivante, ce fut un hartebeest qui servit d'appât. Il fut placé dans le lit de la rivière, près d'un trou d'eau, fréquemment visité par les lions. Notre boma fut construit sur la rive, en un point d'où nous pouvions voir tous les animaux qui descendaient sur le sable. La nuit se passa lentement, sans incident; il n'y eut qu'une hyène qui se hasarda près de nous, et, chose extraordinaire, nous n'entendîmes même pas un seul rugissement de lion.

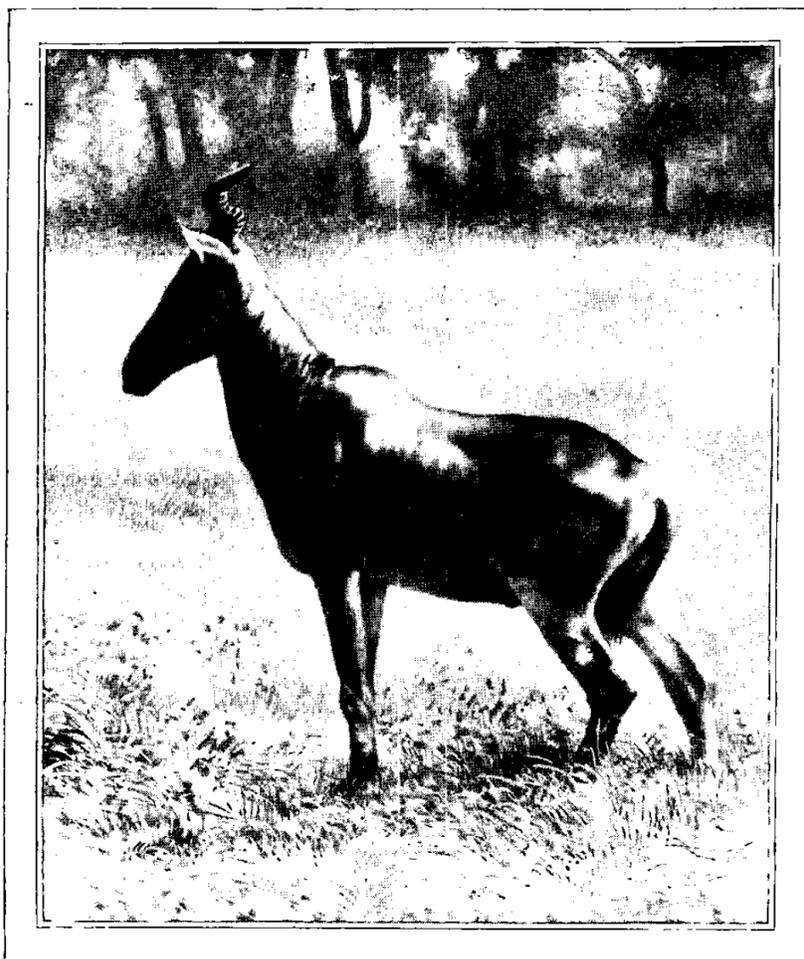
La nuit d'après ne fut pas plus heureuse, et pourtant plusieurs lions nous prévinrent de leur présence dans les environs. Évidemment, l'hartebeest ne les alléçait pas ; il fut remplacé par un zèbre dont le cadavre fut déposé à peu de distance de l'endroit où s'était produite notre première aventure. Il n'y eut pas d'incident pendant la première partie de la nuit. Mais vers dix heures nous fûmes mis en alerte par le ronflement d'un rhinocéros. Apparemment il s'était aperçu de notre présence, et, comme celle-ci ne lui convenait pas, il se retira simplement.

Il revint pourtant la nuit suivante, au détriment de notre tranquillité. Il se promenait le long du lit de la rivière, dans le but évident de se procurer de l'eau. Le vent vint l'avertir que nous étions là et il se rapprocha pour s'en rendre compte. Bientôt il fut tout près de nous, reniflant, ronflant à notre vive terreur. Il était à craindre que le brutal animal, dans son aveugle stupidité, fonçât sur notre boma. Et alors c'eût été la déplorable fin de nos travaux photographiques. Car notre boma, fait de branches d'épines simplement disposées sur une charpente légère, n'avait été construit que pour résister à une attaque possible de lions, et non à l'assaut furieux d'un rhinocéros.

Les épines n'auraient guère arrêté son élan ; et, admettant, — ce qui aurait été peu probable — que la bête nous eût laissés en vie, il nous aurait été fort difficile de sortir indemnes de cet inextricable fouillis de branchages garnis de pointes acérées. Par malheur, nous n'avions, en outre, ménagé aucune ouverture dans notre réduit, si ce n'est du côté du zèbre, c'est-à-dire du côté opposé à la direction suivie par le rhinocéros.

Notre supplice fut de longue durée. De temps en temps les ronflements se rapprochaient d'une façon terrible. A un certain moment, ils furent perçus à 5 ou 6 mètres à peine. Cependant l'odeur du cadavre du zèbre ne parut pas plaire au pachyderme qui se retira enfin après avoir poussé en signe d'adieu, un dernier ronflement. Au lieu de housculer les appareils, il passa entre eux, contre notre attente, et à notre très vive satisfaction.

Durant le reste de notre séjour dans ce lieu de campement, que nous appelâmes le camp de Simba, nous ne vîmes plus aucun lion au cours des nombreuses nuits passées à l'affût près de nos appâts. Seuls daignèrent venir quelques chacals et quelques hyènes en fort petit nombre, et dont je ne pus prendre aucune photographie intéressante. Je n'eus guère beaucoup plus de succès dans mes tentatives pendant le jour, si renouvelées fussent-elles. Cela me donna à penser qu'il serait peut-être préférable, pour ces dernières, de



HARTEBEEST DE COOK MIS EN ÉMOI PAR NOTRE VOISINAGE.

les faire dorénavant en me dissimulant pour guetter l'animal et en le laissant venir vers moi, plutôt qu'en suivant sa piste. Les animaux qui erraient en foule dans le voisinage de notre campement étaient d'une extrême sauvagerie, si bien qu'il était excessivement difficile de les suivre à la piste. Ils semblaient toujours redouter l'attaque de quelque lion et la façon dont ils se tenaient en alerte était tout à fait surprenante. J'observai leurs habitudes pendant plusieurs jours, puis je me décidai à les attendre, dissimulé près d'un endroit où ils passaient régulièrement chaque matin. Je tenais surtout à photographier des zèbres, des hartebeests et des impalas dont je n'avais encore aucun cliché vraiment satisfaisant.

Donc un matin, comme je venais de passer la nuit à guetter des lions, je m'installai à cette place, caché derrière une haie artificielle que je confectionnai avec des branches feuillues. J'étais seul, avec mon appareil, et, par un heureux hasard, avec mon fusil. Je m'installai commodément. Au bout d'une heure, une petite troupe d'hartebeests sortit d'un buisson voisin. Ainsi que je l'ai dit, ces animaux observent tout avec un soin merveilleux. S'ils se rapprochaient, c'était pour moi une occasion unique de les photographier. Je préparai donc mon appareil avec toutes les précautions possibles

et j'attendis. Les animaux ne semblaient avoir aucun soupçon ; mais je remarquai bientôt que quelque chose retenait leur attention. C'était un autre petit troupeau qui émergeait d'un petit bosquet à une centaine de mètres de distance. Les deux groupes se regardèrent d'abord d'une manière inquiète et soupçonneuse, puis ils se dirigèrent lentement vers moi. Dès qu'ils furent assez près, je pris deux poses, le bruit de l'obtu-

rateur les effraya et ils disparurent. Peu après, des zèbres apparurent sur leurs traces : ils avançaient avec circonspection. Ils s'arrêtèrent à une distance où il n'était guère possible de les prendre qu'avec le télé-objectif et ils restèrent pendant plusieurs minutes à regarder de mon côté.

Comme j'étais certain qu'ils ne pouvaient pas me voir, je me demandai ce qui excitait chez eux une attention aussi soutenue. Mes recherches ne furent pas de longue durée ; c'était simplement un des hartebeests qui venait les avertir de ma présence. Pendant plus d'une heure, il était resté debout, dans la plaine, à 400 mètres de l'endroit où je me tenais, sans cesser un seul instant de m'observer, dans



LE LION ÉTAIT ÉTENDU MORT. LA BALLE AVAIT PÉNÉTRÉ DANS SON CRANE (page 231).

le but évident de signaler ma cachette à tous les animaux. Il passa tout près de moi et poussa une sorte de bêlement d'alarme lorsqu'il fut à proximité des zèbres ; et ceux-ci s'enfuirent. Cela peut paraître invraisemblable. Mais les sceptiques n'ont qu'à s'adresser à tous ceux qui ont chassé dans l'Est africain pour en avoir la confirmation. Ce ne fut ni la première, ni la dernière fois, hélas ! que je fus condamné à l'échec de mes plans les mieux combinés par l'intervention de ces détestables animaux.

Après que les zèbres se furent éloignés, le temps me sembla long ; rien ne se présentait à mes regards ; et, fatigué par l'affût de la dernière nuit, je pensais à retourner au camp pour y jouir d'un repos réparateur. Mais l'heure du lunch approchait. Je décidai d'attendre encore pendant quelques moments, que je mis à profit pour écrire des lettres. Je n'en continuais pas moins à jeter continuellement des regards du côté du vent qui était celui par où les animaux devaient approcher.

Or, je ne sais pour quelle raison, je regardai du côté opposé, au moment même où je terminais une lettre. Jamais je ne fis un mouvement plus heureux. A moins de 80 mètres, sur un endroit découvert, deux lions énormes rampaient vers moi en me guettant. La vue soudaine de cette paire de fauves au pelage jaune était suffisante pour faire chanceler le plus vaillant. Ils avaient perçu mon mouvement et, immédiatement, s'étaient arrêtés ; ils se tenaient dans une immobilité absolue, avec leurs yeux fixés sur moi. Ma première impulsion fut de saisir mon appareil pour les photographier. Mais au moment où je me penchais pour le prendre, les deux lions firent quelques pas allongés dans ma direction. J'estimai alors qu'il était préférable d'abandonner mes projets photographiques et de m'assurer tout d'abord la sécurité de ma retraite vers le camp. Je saisis mon fusil au lieu de ma chambre noire, et visant le plus gros des deux lions, je fis feu. La balle passa au-dessus de sa tête. J'attribuai ma maladresse au trouble dans lequel je me trouvais. Épaulant à nouveau, j'ajustai l'animal avec soin et pressai la détente : le résultat fut le même.

Jetant alors les yeux sur la hausse, je m'aperçus qu'au lieu d'être à cent mètres, comme elle y était d'habitude, elle était à trois cents, où mon porteur l'avait placée. En même temps, je constatai avec une soudaine terreur, que je n'avais, en fait de munitions, que les quatre cartouches qui se trouvaient encore dans le magasin de ma carabine. C'était d'ailleurs par le plus grand des hasards que je m'étais même muni d'une arme. En quittant le camp, j'avais fait remarquer à mon compagnon combien il était absurde d'emporter un fusil, pour aller opérer à l'abri dans une hutte de feuillage, à quelques mètres à peine des tentes, et j'avais été sur le point de laisser ma carabine. Si je l'avais fait, je me demande ce qui me serait arrivé ; il n'y avait près de moi aucun arbre qui pût me servir de refuge, et j'aurais été absolument sans

défense. Il est inutile de dire que je ne tirai la cartouche suivante qu'après avoir visé avec le plus grand soin. A ma très vive et compréhensible satisfaction, le lion roula à terre. J'avais encore trois cartouches.

Cependant, le second fauve avait continué à me regarder dans une immobilité absolue, et il me semblait extraordinaire qu'il ne m'attaquât pas. Je le craignais pourtant; aussi je fis feu sur lui le plus rapidement possible. Il tomba à son tour. Enfin je respirai, avec quel soulagement! Mes émotions n'étaient cependant pas à leur fin; car je m'aperçus que le premier lion n'était pas mortellement blessé. Mais, chose curieuse, au lieu de se jeter sur moi, comme on aurait pu s'y attendre, il se releva, se retira lentement et disparut dans un épais fourré. Je fis alors des signaux à l'indigène chargé de porter mes appareils, et qui se trouvait à mi-chemin, entre le camp et moi. En accourant, il passa sans s'en douter près du lion blessé, qui poussa alors un rugissement épouvantable. Le pauvre nègre pensa que son dernier moment était venu et s'affaissa complètement. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je parvins à lui démontrer qu'il ne courait aucun danger immédiat, et que je désirais simplement avoir quelques cartouches pour achever la malheureuse bête et la délivrer de son existence désormais misérable.

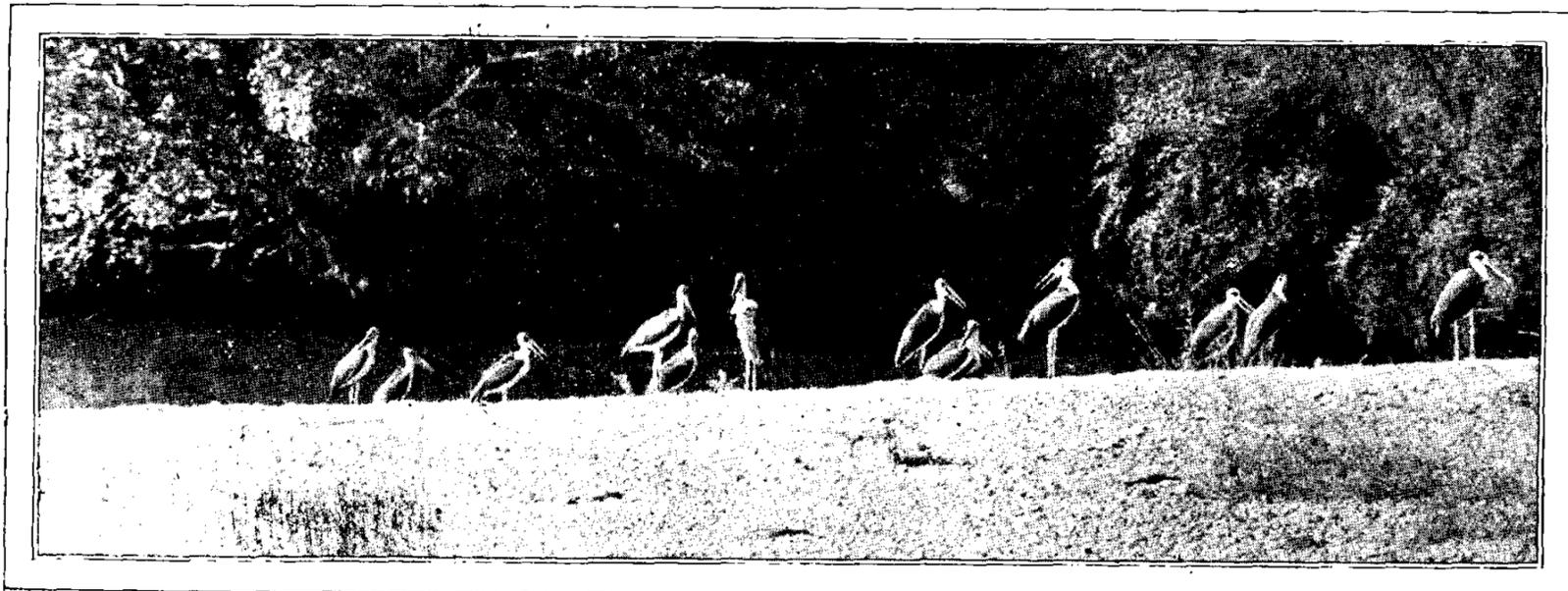
Il partit assez rassuré et revint avec tout le camp derrière lui. Nous fouillâmes les bois, mais pour ne trouver que les traces sanglantes du fauve blessé et celles, voisines, d'un autre lion, intact celui-là. C'est donc par une heureuse intuition que j'avais demandé de nouvelles munitions et je cessai de regretter la disparition du lion dont la peau magnifique m'eût rappelé pourtant l'heureuse issue de mon aventure.

Ce que j'avais entendu dire des habitudes des lions ne s'était guère trouvé d'accord avec l'expérience que j'en avais acquise en cette circonstance. Il arrive quelquefois que ces fauves attaquent un homme pendant la nuit, soit qu'ils aient été blessés, soit qu'ils se trouvent acculés à cette nécessité pour se défendre. Mais il est tout à fait rare qu'ils guettent un homme comme une proie, en plein jour. Il n'y a d'ailleurs pas à s'en plaindre, car la sensation que l'on éprouve n'a rien de plaisant même pour un sportsman en quête d'émotions violentes. Si je n'avais, de la manière la plus fortuite, regardé du côté des deux lions, je ne leur aurais certainement pas échappé. Ce qui prouve bien qu'un photographe, dans une hutte de feuillage, peut courir en Afrique orientale de réels dangers. Je passai encore quelques matinées dans ma cachette, mais je ne vis pas autre chose qu'un certain nombre de marabouts occupés à déchiqeter la dépouille du lion.

Pendant la fin de notre séjour au camp de Simba, je n'eus plus affaire aux lions. Je me contentai de photographier quelques antilopes, et, comme les animaux se montraient de plus en plus sauvages, on décida de descendre vers la rivière Tana, afin de prendre des clichés d'hippopotames et autres habitants de ses rives. Notre départ pour la rivière Tana eut lieu le 28 mars; nous nous dirigeâmes en droite ligne sur son confluent avec la rivière Thika.

Pendant les premiers kilomètres, notre marche s'effectua à travers des plaines légèrement ondulées, où de récents incendies avaient détruit toute végétation. Les cendres entassées avaient donné au sol une consistance spéciale, fort désagréable aux pieds. En outre les racines des herbes formaient des sortes de petits monticules très gênants. Nous n'avancions donc qu'avec une certaine peine, sauf lorsque nous pouvions emprunter des pistes d'animaux où le sol tassé était plus égal. Comme d'ordinaire dans tout l'Est africain ces vastes plaines découvertes contenaient une assez grande quantité de gibier, principalement des hartebeests, des zèbres et des impalas. Mais il n'y avait pas une seule gazelle de Grant ou de Thomson.

Au loin, dans la direction du Nord, se dressait devant nous le mont Kenia. Comme la saison des pluies approchait, son sommet était toujours perdu dans les nuages. Entre nous et la montagne nous pouvions voir en entier le cours de la rivière Tana qui se dessinait comme un grand serpent vert. La richesse de la



ÉCHASSIERS SUR LES BORDS DE LA TANA.



LE LION BLESSÉ POUSSA ALORS UN RUGISSEMENT ÉPOUVANTABLE (page 234).

végétation qui parait ses rives contrastait d'une façon remarquable avec la teinte gris jaunâtre de la contrée environnante. Au début de la saison des pluies, celle-ci allait être complètement transformée avec une extraordinaire rapidité. Lorsque nous la vîmes quelques jours plus tard, il ne nous était plus possible de croire que ce fût le pays au sol brûlé que nous avions précédemment traversé.

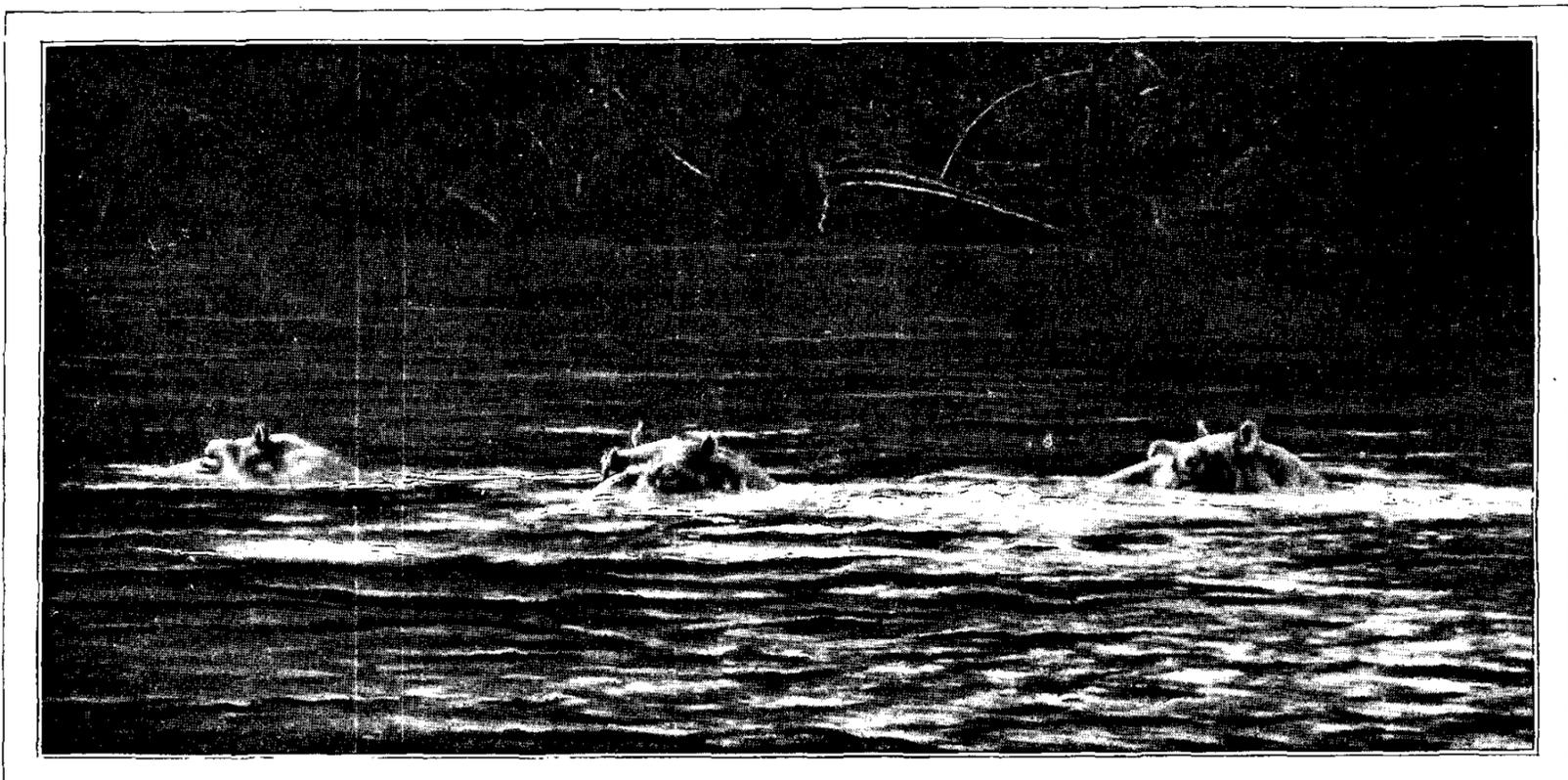
Pendant notre marche, nous aperçûmes un très beau troupeau de vingt-huit girafes qui nous précédaient à quelques centaines de mètres. Elles disparurent dans une petite vallée; je les y poursuivis avec mon appareil. J'avais pourtant peu d'espoir de m'en rapprocher suffisamment pour pouvoir les photographier. Comme il n'y avait pas de couvert, il était inutile de chercher à les rejoindre autrement qu'en me dirigeant droit sur elles, le plus vite possible. Dès que je n'en fus plus éloigné que de 300 mètres environ, je les photographiai avec le télé-objectif; je parvins à prendre non seulement la plus grande partie du troupeau, mais encore quelques zèbres qui se trouvaient avec elles, et à obtenir ainsi un cliché qui permet de comparer les dimensions relatives de ces deux espèces d'animaux.

Les girafes manifestèrent une certaine appréhension à mon égard et vis-à-vis de mon arme si étrange et si peu bruyante. Elles s'enfuirent au trot en se dandinant. Cependant elles ralentirent en arrivant au sommet de la colline la plus proche, et je pus photographier leurs silhouettes qui se détachaient nettement sur le ciel bleu. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions de la Thika, l'aspect de la contrée changeait considérablement : les buissons d'épines et d'arbustes devenaient de plus en plus denses, tandis que l'on apercevait, tantôt isolés, tantôt groupés, un certain nombre de grands arbres.

Nous étions arrivés au confluent des deux rivières avant midi et nous établîmes le campement sur la rive la plus proche. La prudence l'exigeait; car les pluies pouvaient commencer à tomber d'un moment à l'autre, gonfler les eaux de la rivière et couper notre chemin de retour, si nous étions installés de l'autre côté. L'examen de la contrée à l'ouest de la Thika occupa notre première après-midi.

Nous descendîmes alors à quelques kilomètres en aval le long de la Tana, et nous trouvâmes enfin l'endroit où les hippopotames passaient leurs journées. C'était un immense étang, profond et calme, l'endroit rêvé pour ces animaux; plusieurs douzaines d'entre eux y étaient rassemblés. A notre approche, quelque silencieuse qu'elle fût, les hippopotames, dont l'ouïe est extrêmement sensible, commencèrent à s'agiter. Bientôt ils se réunirent en un groupe compact. Chose curieuse, toutes leurs têtes se touchaient à la surface de l'eau; étant donné le volume de leur corps, cela ne pouvait s'expliquer qu'en admettant qu'ils se tinsent tous verticalement dans l'eau.

Ils n'étaient pas tous de la même grosseur; la plupart n'étaient guère qu'à la moitié ou aux trois quarts de leur croissance. Groupés avec eux ou se tenant seuls à quelque distance, s'en trouvaient quelques-uns, très âgés, de dimensions colossales. De temps en temps ils soufflaient ou mugissaient tous ensemble, puis restaient silencieux pendant quelques instants, pour reprendre ensuite leur vacarme ou pour disparaître sous l'eau durant plusieurs minutes, en général deux ou trois. Lorsqu'ils reparaissaient à la surface ils soufflaient violemment pour expulser en une pluie fine et abondante l'eau qu'ils avaient aspirée. Les plus vieux ne nous considéraient pas sans une certaine terreur; aussi lorsqu'ils voulaient renouveler leur provision



EN VOYANT CES HIPPOPOTAMES, NE DIRAIT-ON PAS DES CHEVAUX A LA NAGE ?

d'air, ils se contentaient de laisser apparaître les protubérances de leurs énormes narines. Dans le troupeau, il y avait deux ou trois petits; ils semblaient se tenir sur le dos de leurs parents.

Ce spectacle était vraiment plein d'intérêt; malheureusement la photographie était insuffisante pour le rendre. Les énormes bêtes ne sortaient de l'eau qu'une partie trop restreinte de leur individu pour qu'elle apparût sur le cliché avec quelque importance. De toutes manières, en outre, il n'était pas possible de reproduire le bruit qu'elles faisaient et qui n'était pas l'élément le moins caractéristique de cette scène. Il arrivait parfois que l'une d'elles ouvrit la gueule pour bâiller, mais jamais elle ne se trouvait dans le champ des objectifs des appareils photographiques. Ces bâillements n'avaient rien d'élégant; mais ils permettaient de se rendre compte de la curieuse disposition de leurs dents, et surtout de la longueur de celle qui se trouve le plus bas.

Nous observâmes les animaux dans le marais pendant plusieurs heures et je pris quelques vues. J'avais remarqué qu'une femelle d'un certain âge venait fréquemment près du bord, à un endroit où se trouvait une flaque de vase; j'y plaçai mon appareil de façon à la photographier de plus près. Cette opération sembla la remplir d'inquiétude. Mon compagnon ne tarda pas à en découvrir la cause. A 20 mètres à peine en effet, était étendu un jeune hippopotame, caché soigneusement dans des roseaux. La petite bête n'avait guère que cinq pieds de long et semblait porter une blessure sur le dos; elle était si tranquille que nous



GIRAFES ET ZÈBRES DE GRANT. ON PEUT JUGER DE LEUR TAILLE RELATIVE (page 236).
(PHOTOGRAPHIE PRISE A 300 MÈTRES.)

la crûmes morte au premier abord. J'en pris une photographie; réveillé en sursaut, le petit hippopotame se glissa dans l'eau. Quelques instants après, il reparaisait sur le dos de sa mère. C'était une chance extraordinaire d'avoir pu prendre ce cliché; car en général, les petits sont presque toujours dissimulés dans des endroits inaccessibles à des photographes.

L'aspect de certains endroits des bords de la rivière permettait d'établir qu'ils servaient de lieux de rendez-vous, chaque nuit, à de nombreux hippopotames. Jusqu'à une distance qui atteignait souvent une centaine de mètres, il n'y avait plus trace de végétation, et la terre rouge y avait été tellement piétinée et tassée que l'on ne pouvait plus y distinguer les empreintes des pieds des pachydermes, sauf à proximité de l'eau. Nous construisîmes un boma tout près de l'un de ces endroits pleins de promesses et nous y installâmes nos appareils de façon à prendre les animaux au moment de leur sortie de l'eau. Quelques-unes de ces chambres noires avaient reçu des dispositifs automatiques que les hippopotames devaient faire fonctionner en les heurtant; d'autres étaient commandées électriquement de l'intérieur du boma.

Presque immédiatement après le coucher du soleil, les hippopotames commencèrent leur vacarme, mais aucun ne sortit de la rivière. Très tard dans la nuit, cependant, nous en entendîmes quelques-uns derrière nous, sans que l'emplacement des chambres noires reçût leur visite.

La nuit suivante, nous déplaçâmes notre boma; les résultats ne furent pas meilleurs. Il était évident que les pachydermes nous savaient là. Changeant de tactique, nous essayâmes de les guetter et de les suivre à la clarté de la lune; ils nous virent et nous ne les vîmes pas. Plusieurs nuits se passèrent ainsi à l'inutile application de ces différentes méthodes; nous dûmes en conclure qu'il était fort difficile et même presque impossible de photographier ces animaux sauf lorsqu'ils étaient dans l'eau. Pour comble d'ennui.

les pluies commencèrent à tomber; le travail de nuit n'en fut que plus pénible, et il nous fallut prendre des précautions inouïes pour empêcher les chambres noires et les lampes à magnésium d'être détériorées par les violentes averses nocturnes.

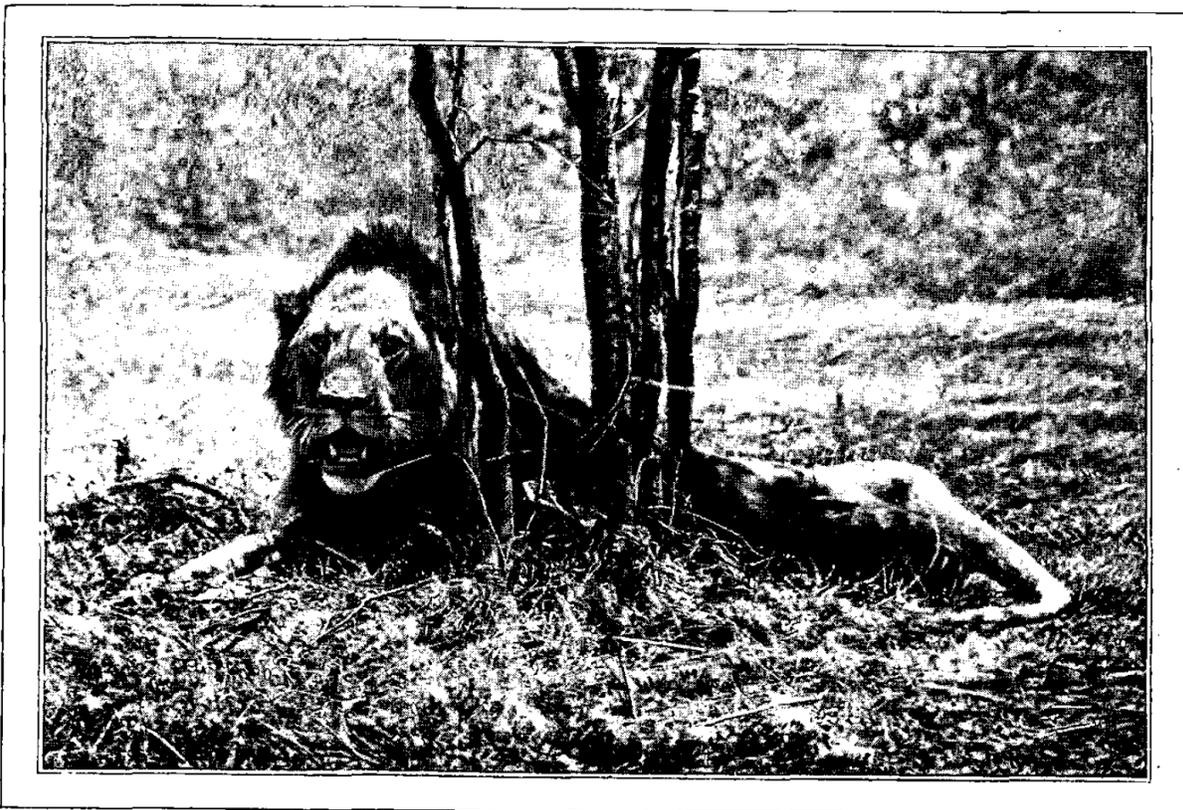
Nous avons cependant fini par découvrir sur le chemin du campement une place qui nous parut tout à fait favorable. Nous y plaçâmes un de nos appareils avec le plus grand soin, et nous installâmes à 70 ou 80 mètres de celui-ci une petite tente dont les toiles étaient colorées en noir : elle était destinée à nous soustraire à la finesse d'odorat des pachydermes.

Pour éviter que ceux-ci eussent la tentation de sortir de l'eau près de leur étang préféré, je m'y rendis pour allumer sur ses bords de grands feux à la tombée de la nuit. En allant effectuer cette opération, je remarquai quelque chose qui me remplit de joie et d'espoir. A un coude de la rivière, où émergeaient plusieurs rochers de grandes dimensions, se trouvaient réunis un grand nombre d'hippopotames, dont plusieurs étaient hors de l'eau. C'était donc là qu'ils s'assemblaient d'ordinaire lorsqu'ils n'étaient pas dans l'étang, et je n'entrevois pas de grosses difficultés à les y photographier. Il était trop tard pour faire quoi que ce fût le soir même, et je continuai ma route vers le grand étang.

Il avait plu si fort pendant la première partie de la nuit qu'il nous fut fort difficile de traverser la Thika pour rentrer au camp. Le niveau de l'eau s'était brusquement élevé à plus d'un mètre. Nous avions l'intention de profiter de notre découverte de la veille, et cette crue subite était une menace pour la possibilité de l'exécution de notre projet. Mais le désir de revoir mes hippopotames fut plus fort que toute autre considération et, le lendemain, à midi, nous traversions la Thika. Ce n'est pas sans peine qu'au cours de cette opération, l'appareil de photographie ne fut pas mouillé; mais le porteur, à qui il avait été confié, s'acquitta à merveille de sa mission. A ma grande joie, non seulement les animaux étaient encore là, mais leur nombre s'était accru.

La grosse question était de pouvoir nous approcher d'eux; la finesse de leur odorat la compliquait singulièrement. Cependant, après de savantes marches et contre-marches qui durèrent près d'une heure, nous parvîmes à l'endroit de la rive exactement opposé à celui où ils se trouvaient. L'appareil fut braqué sur eux avec autant de soin qu'on avait mis à l'apporter, et une vue fut prise en toute hâte, dans la certitude que ce serait la seule. Or ce fut loin d'être la seule; car le bruit de l'obturateur n'effraya point les animaux. Et je pus, dans une quiétude absolue, prendre tous les clichés désirables, avec toutes les combinaisons possibles de lentilles et de temps de pose.

Comme ils se trouvaient à environ 80 mètres, c'est avec le télé-objectif que j'obtins les meilleurs résultats; les objectifs ordinaires me donnèrent des vues trop petites. D'ailleurs, on ne pouvait se servir du



UN LION AU REPOS.

télé-objectif dans de meilleures conditions; presque pas de vent, une bonne lumière, et, surtout, immobilité absolue de mes personnages, toutes circonstances dont la réunion simultanée constituait une véritable rareté pour un chasseur d'animaux auquel la chambre noire servait de carabine. J'étais si enthousiasmé que j'épuisai toute ma provision de plaques, à l'exception de deux que je réservais pour des occasions inattendues.

Il n'y eut pas que les hippopotames — ils étaient quinze en tout —, pour donner de l'attrait au spectacle qui se déroula

sous nos yeux. Il y eut un troupeau d'impalas qui vint brouter à l'ombre des arbres, des waterbucks, des bushbucks, des singes nombreux, qui sautaient et gambadaient dans les branches touffues. Il y eut même un énorme crocodile qui vint, près du rocher des pachydermes, se baigner dans le soleil de l'après-midi. En résumé, ce fut une journée mémorable. Nous reprîmes le chemin du camp, après cette demi-heure



UN VIEIL HIPPOPOTAME VENAIT SUR NOUS (page 237).

de travail photographique qui avait été extraordinairement bien occupée. Quant aux clichés, ils furent tous à peu près réussis.

Cependant, nous eûmes, en revenant au camp, la bonne fortune de voir deux crocodiles. L'un était étendu sur une roche placée au milieu de la rivière, et l'autre, qui était énorme, était à l'abri d'une haute élévation que présentait la rive. Pour les prendre, un objectif ordinaire était insuffisant; en outre, le jour était fort sombre. Nous dûmes donc nous servir du télé-objectif et du trépied, ce qui ajouta aux difficultés que nous éprouvâmes pour nous rapprocher des deux animaux sans éveiller leur attention. Je fus assez heureux pour prendre deux vues de chacun d'eux avant qu'ils eussent disparu.

Durant notre séjour sur les bords de la Tana, nous avons donné toute notre attention et toute notre énergie aux hippopotames. Cela ne nous empêcha pas cependant de penser un peu aux autres animaux. Les waterbucks et les impalas étaient fort abondants dans cette région; je ne pus cependant photographier que les premiers. Trois de ces splendides créatures furent surprises, comme elles broutaient une herbe rare sur le flanc d'un coteau desséché par le soleil, où l'absence de tout arbre permit de prendre un cliché particulièrement réussi. Une approche savante m'avait conduit à environ 120 mètres d'elles, derrière un amas de rochers qui constituèrent un excellent abri pour ma chambre noire. Je les photographiai à plusieurs reprises, avec un succès complet, à l'aide du télé-objectif.

Il nous fallait dix jours de marche sans interruption pour arriver à Meru. Or les pluies avaient commencé; nous devions donc nous attendre à être considérablement retardés par le passage des rivières débordées. Pendant le premier jour, nous ne nous éloignâmes pas de la Tana, et nous nous tinmes presque toujours dans la direction du nord-ouest. L'aspect de la région avait subi une merveilleuse transformation depuis que nous l'avions précédemment traversée. Les arbres, qui étaient alors dépourvus de feuilles, avaient maintenant des frondaisons magnifiques. Partout les plantes poussaient avec une vigueur et une rapidité tropicales, et le sol, couvert de fleurs, ressemblait à un splendide et gigantesque tapis parfumé. Tout semblait nous assurer que nous allions parcourir jusqu'au bout de notre voyage un véritable paradis terrestre. Malheureusement, les pluies devaient cesser d'être abondantes au bout de dix jours et le soleil, se vengeant, allait brûler toute cette admirable végétation avant même qu'elle eût atteint sa maturité.

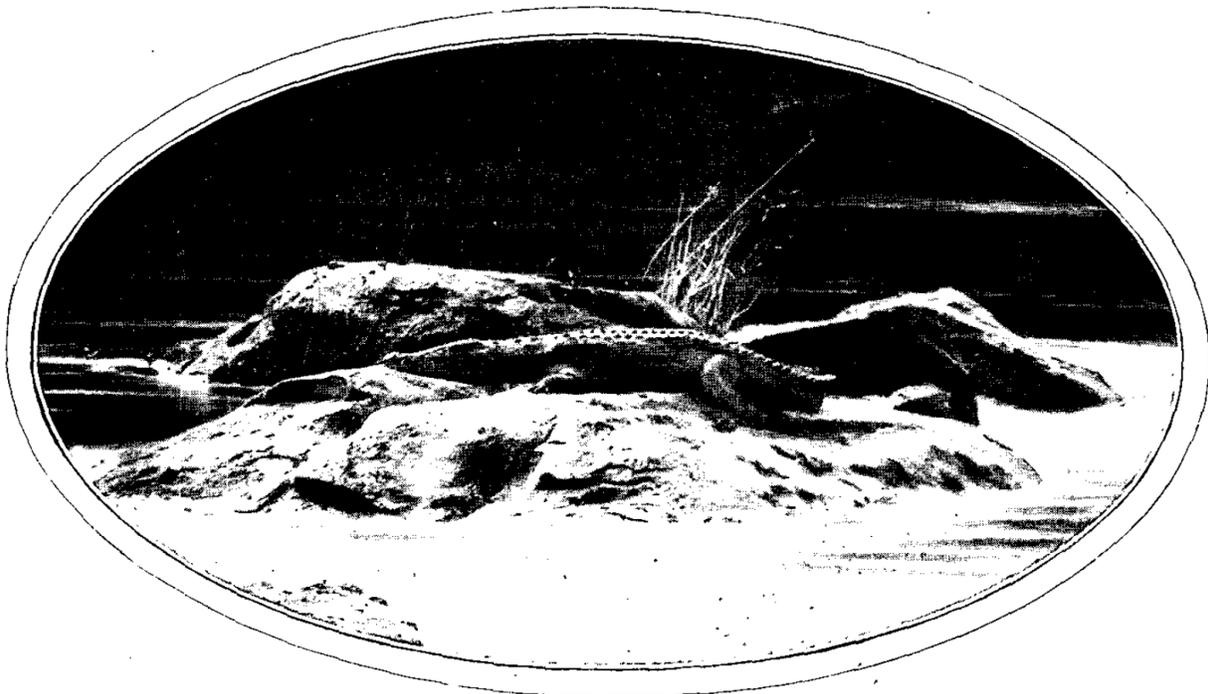
Bien que le ciel fût couvert, l'atmosphère était lourde; les nuages, fort bas, rendaient la respiration difficile. Nous étions oppressés et notre marche en souffrait. Les opérations photographiques n'étaient pas plus heureuses, car, avec une lumière aussi faible, il était impossible de prendre des instantanés. D'ailleurs, il eût fallu une circonstance tout à fait particulière pour que je fisse usage de la chambre noire. En effet cela devait entraîner la halte de la caravane, et, par suite, une arrivée tardive au lieu du campement, surtout si nous voulions couvrir une étape de quelque importance. La marche, en outre, est assez fatigante par elle-même, sans qu'on la complique d'un travail supplémentaire; or, le travail photographique est beaucoup plus dur qu'on ne le suppose communément.

Pendant la première partie de la journée, nous vîmes beaucoup de girafes, de waterbucks, de babouins et autres animaux; mais ils se firent de moins en moins nombreux, au fur et à mesure que nous approchions de l'endroit où nous allions camper, et, lorsque nous y fûmes, c'est avec la plus grande difficulté que nous nous procurâmes la viande nécessaire à notre repas du soir. Le lendemain matin, nous nous remîmes en route dès que la pluie eut cessé. Nous nous dirigeâmes plus à l'ouest, en nous éloignant de la Tana, à travers une région légèrement accidentée. Des incendies l'avaient récemment ravagée. Une herbe nouvelle avait poussé, dont la belle couleur verte était éclatante dans la lumière du soleil matinal. Le spectacle qui s'offrait à nous était ravissant.

Cependant, les animaux se faisaient de plus en plus rares, et bientôt, quoique les conditions du pays semblassent leur être favorables, il n'y en eut plus un seul. Par contre, une partie de notre route se déroula au milieu d'un véritable parc, avec un magnifique parterre de gazon, d'où s'élançaient groupés et isolés, de beaux arbres, ressemblant à des pommiers et à des oliviers. Mais il n'y avait toujours pas d'animaux. C'est à peine si nous vîmes une outarde se sauver à tire-d'aile devant nous, pour aller se poser à 200 mètres plus loin. Nous traversâmes ensuite une région d'une monotonie désespérante, où l'on ne voyait que des touffes très basses de canne à sucre à laquelle succédèrent, vers onze heures du matin, des plantations indigènes, fort bien cultivées, de maïs, de fèves et de canne à sucre. Les travaux agricoles, qui sont fort durs, y sont exécutés la plupart du temps par les femmes. Autant que je pouvais m'en rendre compte, c'était une seule et même longue lame qui leur servait à la fois de charrue, de bêche, de pioche et même de couteau pour couper le maïs et la canne à sucre. Les mauvaises herbes étaient presque partout soigneusement enlevées, et les endroits où l'on pouvait craindre que les averses violentes détruisissent les sillons tracés dans le sol étaient abrités par des claies en paille ou en branchage léger.

(A suivre.)

Traduit et adapté par M. ÉMILE DUPUY.



LE SOMMEIL DU CROCODILE (page 239).